

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

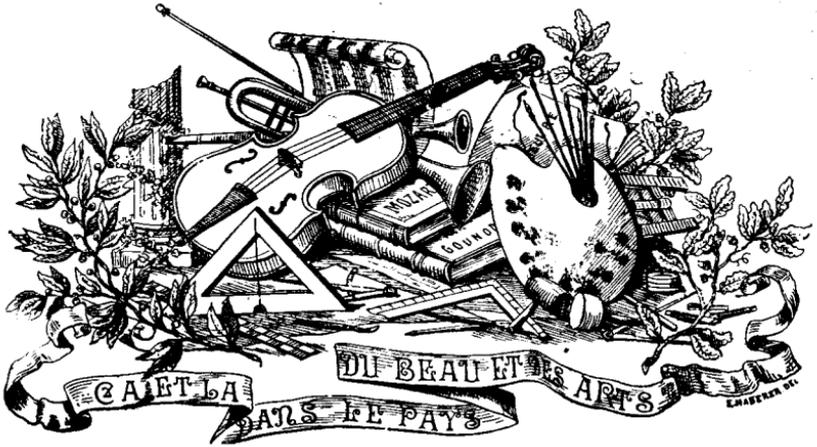
- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.







## LE BON SAMARITAIN

D'APRÈS B. PLOCKHORST.

**L**A parabole était la forme populaire de l'enseignement de Notre-Seigneur ; forme exquise et qui a tout pour elle : la sublimité du sujet, la naïveté des images, l'intérêt du récit, le piquant du mystère. Elle étonne les grands esprits, elle enchante les petits. Mais qu'elle est rare, grand Dieu ! Elle suppose une si maîtresse intelligence ! Avant Jésus, même dans la Bible, il n'y a que deux paraboles ; après, il n'y en a plus, ni dans les Apôtres, ni dans les Pères de l'Église. Et les tentatives faites par les Juifs dans le Talmud n'ont réussi qu'à montrer la difficulté de l'entreprise. Les quatre Évangélistes en rapportent d'aussi exquises les unes que les autres ; la parabole de la semence, l'enfant prodigue, le Samaritain, le bon Pasteur, pour ne citer que les principales. Ces paraboles ont tenté le pinceau de

presque tous les grands peintres. Celle du bon Samaritain est une des plus recherchées ; elle figure parmi les célèbres verrières des cathédrales de Bourges, de Sens, de Chartres, de Rouen. A Rouen, les circonstances sont noyées dans un grand nombre de petits médaillons d'un maigre effet. A Chartres, on voit se dessiner la parabole, et son application à la chute de l'homme et à la rédemption, dans deux séries superposées. L'ordonnance adoptée à Bourges et à Sens, pour rendre la même pensée, est bien supérieure. Dans l'une et dans l'autre de ces verrières, l'histoire de la parabole se dessine dans la ligne des médaillons centraux, au nombre de quatre à Sens, de cinq à Bourges. Dans ceux-ci, on voit successivement : 1° le voyageur partant de Jéricho ; 2° et 3° il est deux fois assailli et dépouillé par des voleurs ; 4° le lévite et le prêtre passent sans le secourir ; 5° le Samaritain l'introduit dans une hôtellerie. A Sens, le premier médaillon est uniquement rempli par la cité, qui représente bien plus la patrie céleste que la ville de Jéricho, et il n'y a qu'une scène de dépouillement.

Dans les scènes latérales, à Bourges, la création des astres, celle des anges, celle de l'homme, correspondent au départ de Jéricho. La défense divine, la chute, la condamnation, l'expulsion du paradis, l'ange préposé à sa garde, viennent commenter les deux scènes de spoliation. Celle du passage des deux ministres de la loi ancienne, a son complément dans les quatre autres, où Moïse est mis en scène. Le bon Samaritain, cependant, accomplit son œuvre charitable ; alors aussi, Jésus-Christ apparaît d'un côté flagellé, pour témoigner qu'il a pris sur lui toutes les souffrances et les spoliations que l'homme s'était attirées par sa faute ; de l'autre, mourant sur la croix, dont il a fait l'instrument de notre salut.

Bien moins savantes sont les représentations des paraboles par nos artistes modernes, qui pour la plupart,

seraient incapables du mysticisme des peintres du moyen âge, dont le but était d'instruire et d'édifier en même temps que de produire le beau. Les artistes de nos jours ne songent qu'à plaire, par des effets pittoresques, à des spectateurs encore plus incapables de réflexion qu'eux-mêmes, et ne pensent pas à mettre dans leurs représentations la pensée religieuse, qui les élèverait cependant à un bien plus haut degré.

Tel est le cas pour le beau tableau de Bernard Plockhorst que nous reproduisons aujourd'hui. Nous l'admirons un moment en passant, mais sans qu'il éveille en nous les belles et salutaires applications que notre divin Sauveur attachait à cette parabole du bon Samaritain lorsqu'il la racontait à ses auditeurs.

*Alphonse Leclair.*



# L'HOTEL DE RAMBOUILLET

---

CONFÉRENCE FAITE A L'UNIVERSITÉ LAVAL PAR M. L'ABBÉ  
G. BOURASSA, PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

---

*Mesdames et Messieurs,*

**S**UPPOSEZ pour un moment que vous êtes à Paris, à la Comédie-Française, et que, sur la scène, au lieu d'un professeur de l'Université Laval en ses graves atours, vous avez devant vous deux jeunes demoiselles de la bourgeoisie provinciale, de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, fraîchement déballées dans la capitale, et échangeant entre elles et avec leur servante le dialogue suivant :

Cathos.

Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! Que son intelligence est épaisse ; et qu'il fait sombre dans son âme !

Madelon.

Que veux-tu, ma chère ? J'en suis en confusion pour lui : j'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

Cathos.

Je le croirais bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde. Et pour moi, quand je me regarde aussi...

Marotte, entrant.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

Madelon.

Apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

Marotte.

Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le grand Cyre.

Madelon.

L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

Marotte.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

Madelon.

Ah ! ma chère, un marquis ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

Cathos.

Assurément, ma chère.

Madelon.

Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

Marotte.

Par ma foi ! je ne vois point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

## Cathos.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

Vous avez reconnu Molière, dans un dialogue de ses *Précieuses ridicules*, (1) et du coup je vous ai présenté deux spécimens achevés de cette espèce de femmes singulières qui a fleuri dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et à qui la verve impitoyable du grand comique a porté ces coups formidables qui ont commencé leur déchéance dans l'estime des contemporains, tout en perpétuant le souvenir de leurs travers pour l'amusement de la postérité.

Je ne viens pas ce soir esquisser leur histoire ou vous amuser à leurs dépens : ce serait d'une méchanceté trop facile et d'une utilité discutable,—car personne d'entre vous, que je sache, n'est tenté d'imiter leurs ridicules et de verser dans leurs excès.

L'absence d'une culture littéraire générale et appréciée nous met pour longtemps encore, sans doute, à l'abri de pareil danger. Mais je dois, en apportant devant vous le nom de l'hôtel de Rambouillet, écarter un souvenir qui s'y est obstinément attaché dans l'esprit de la postérité, bien qu'une critique éclairée ait toujours eu soin de l'en dégager.

Aux yeux même de plusieurs d'entre vous, peut-être, la demeure de la célèbre marquise apparaît comme le paradis des précieuses et des précieux ridicules du grand siècle, une sorte de serre chaude où, à la faveur d'une politesse exquise et même maniérée, d'une galanterie empressée et même obséquieuse, se serait développée une végétation littéraire luxuriante et bizarre, faite de compliments étirés, de périphrases entortillées et baroques, de pointes laborieusement effilées, de rapprochements d'idées et de

(1) Molière, *les Précieuses ridicules*, acte 1, scènes VI et VII.

mots forcés, de roucoulaudes alanguies et banales, d'enthousiasmes factices. Cette végétation, en effet, a largement envahi, au mépris du bon sens et du bon goût, un grand nombre de ces salons, de ces "réduits", de ces "alcôves", de ces "ruelles" qu'un vif amour des lettres, de la politesse, de la singularité et même ce besoin, cette rage d'imitation qui fait le fond de la vie mondaine, multiplièrent à l'envi dans la période de paix et d'unification politique qui fit suite aux guerres civiles et à l'ébranlement du système féodal, qui avaient marqué l'époque précédente.

Mais l'hôtel de Rambouillet n'est pas seul ni principalement responsable de ce désordre et de cet abus; il ne l'est pas plus que les grands écrivains qu'il écouta et applaudit, ne le sont des défauts et des sottises de leurs imitateurs médiocres. Aussi, lorsque Molière, en 1659, fit représenter son étincelante satire, la compagnie du noble hôtel fut aux premières places pour l'applaudir, et l'auteur, dans la préface de sa pièce, eut-il soin d'indiquer la différence marquée et par trop juste qu'il établissait, à l'exemple de Somaize, entre les "véritables précieuses" et les "précieuses ridicules."

Nous allons donc, ce soir, fausser compagnie à ces peccates dont l'abbé de Pure, un de leurs premiers adversaires, dans son curieux livre *la Précieuse ou le mystère des ruelles*, a dit fort peu respectueusement : "C'est un animal d'une espèce autant bizarre qu'inconnue. Les naturalistes n'en disent rien, et nos plus anciens historiens, ni même nos modernes n'en ont point encore fait de mention. Comme on découvre tous les jours des astres au ciel et des pays inhabités sur la terre, la Précieuse fut introduite à peu près en vogue la même année qu'on eut déclaré de prendre la macreuse pour poisson et d'en manger tout le caresme. On fut surpris à l'abord d'une chose de si belle apparence, et on la reçut avec toute l'estime que notre nation a pour toutes les choses nouvelles. Chacun tâcha de s'en fournir

ou du moins d'en voir. On dit qu'elles ne se formaient que d'une vapeur toute spirituelle qui, se tenant par les douces agitations qui se font dans une docte ruelle, se forme enfin en corps et compose la Prétieuse..... Je m'en vais vous dire comment j'ay conçu. La Prétieuse n'est point la fille de son père ni de sa mère ; elle n'a ni l'un ni l'autre ; elle n'est pas non plus l'ouvrage de la nature sensible et matérielle ; elle est un précis de l'esprit, un résidu de raison. Comme la perle vient de l'Orient, ainsi la Prétieuse se forme dans la ruelle . . . . . Il est impossible de savoir comment la chose s'est rendue si commune. Il n'est plus de femme qui n'affecte d'avoir une Prétieuse, ou pour se mettre en réputation, ou pour avoir le droit de censurer autrui et de se tirer de la juridiction des connoisseurs et des raisonnables."

Comment, en effet, "cet animal d'espèce autant bizarre qu'inconnue" est-il devenu tout à la fois si connu et partant si commun, je vous l'ai appris en deux mots, en vous nommant l'engouement littéraire et l'esprit d'imitation naturel à un sexe prompt, en raison de sa délicatesse, de sa souplesse, de sa sensibilité, de sa finesse et de sa vanité, à s'assimiler les idées et les façons qui le séduisent par leur excellence ou simplement par leur rareté.

D'où, pour parler comme Molière, lorsque l'esprit, le goût et une saine direction font défaut, ces "vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait," ces "excellentes choses sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés." (1)

J'ajouterai donc avec lui : "les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue" — ou qu'on rappelle — "les ridicules qui les imitent mal," car une précieuse, un précieux n'étaient, dans l'acception première du mot, qu'une femme, un homme qu'on appelle aujourd'hui

(1) Molière, *Préface des Précieuses ridicules*.

distingués, c'est-à-dire qui, ayant de la valeur, du prix, en sont estimés précieux, au-dessus du commun.

“ Chaque siècle, dit M. Cousin, se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant y entrent presque toujours, deux choses en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage.

“ La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une sève puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes, Poussin et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensées hardies, sous le regard de Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude, même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait ; la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.” (1)

Cette distinction de bon aloi, dont M. Cousin constate avec tant de justesse le besoin et les causes à cette époque, se confondait avec cette qualité de l'“ honnête homme ” que Ménage, — un honnête précieux — dépeint ainsi : “ Être honnête homme, c'est n'être point prévenu, avoir du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit et le cœur droits ; c'est louer avec chaleur un concurrent et son ennemi dans les choses où il est louable ; c'est le condamner sans aigreur et sans emportement, quand il est

(1) Cousin, *la Jeunesse de Madame de Longueville*, 10<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 122.

condamnable ; c'est enfin ne pas exagérer le mérite de son ami, et ne pas soutenir ses sottises. ”

La Bruyère, avec cette note d'exagération dont se départ rarement un portraitiste qui pratique fréquemment la caricature, ajoute cette ombre au portrait du bon Ménage : “ Souvent, pour obtenir le titre d'honnête homme, il suffit d'avoir un train nombreux, de superbes équipages, une belle livrée, un nom de terre et beaucoup de suffisance. L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins. . . L'honnête homme est celui dont les vices ne sont pas scandaleux. ”

On pourrait prendre une moyenne entre ces deux appréciations extrêmes, pour juger de la manière dont la société de l'hôtel de Rambouillet réalisa la notion de cette honnêteté, si haut prisee par les bons esprits de l'époque. Cette société, sans doute, était communément croyante et chrétienne ; mais elle était humaine, elle était mondaine. Elle ne se recrutait pas, à la manière des couvents, de gens qui se réunissent pour pratiquer en commun l'oraison mentale et l'observance des trois vœux. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on y relève quelque petit scandale, des potins de salon que M. Tronson n'aurait pu couvrir de l'autorité des deux conciles d'Orange, des rivalités, des animosités littéraires ou galantes que M. Olier aurait reprochées à ses paroissiens, le P. Joseph et saint Vincent de Paul à leurs pénitentes.

Mais madame de Rambouillet a eu l'insigne honneur et l'inappréciable mérite de créer, par son influence personnelle et le caractère de ses réunions, une réaction nécessaire et durable contre la dépravation des mœurs, la grossièreté et l'imperfection du langage qui déshonoraient alors le grand monde et la cour.

La Cour, c'était celle du Béarnais, ce roi tout à la fois guerroyeur, spirituel, très sensé et très sensuel, qui savait mêler d'une mesure à peu près égale les soucis d'une

politique extérieure large et suivie, d'un gouvernement intérieur avisé et paternel, à des habitudes persistantes de plaisir que Ménage n'aurait peut-être pas refusées à son honnête homme, mais qui ont laissé sur la vie de ce grand prince une tache qui a fait suspecter par quelques-uns la sincérité de sa conversion.

Avec ses compagnons de guerre et de plaisir, qui n'avaient pu prendre, au hasard de la vie des camps, l'habitude du beau langage, du savoir-vivre et du respect des femmes, ce prince égrillard, ces courtisans délurés, ces grandes dames et ces dames d'honneur, plus ou moins indulgentes à une licence où elles trouvaient parfois leur compte, ne pouvaient plaire au cœur chaste et délicat, à l'esprit élevé et noble de Catherine Pisani, épouse de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet.

Fille unique de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julia Savelli, elle devait au sang de sa mère la grâce, la finesse et l'enthousiasme de ce peuple gâté de Dieu qui, sous un ciel caressant, au milieu des aspects toujours variés et riants d'une riche nature, respire avec la vie l'amour des belles choses, emplit ses cités des œuvres de ses artistes et qui, durant deux siècles, servit d'intermédiaire entre le monde ancien et le moderne, entre l'Orient grec et l'Europe méridionale et occidentale, pour faire fleurir les belles-lettres et les beaux-arts au sein d'une société rude encore des habitudes de la vie féodale.

Elle appartenait par son grand-père maternel à l'antique famille des Savelli, qui comptait au nombre de ses illustrations deux papes, plusieurs cardinaux, la possession plusieurs fois séculaire de la charge de maréchal perpétuel de l'Église et de gardien du Conclave, confiée à l'un de ses membres, sans oublier cette vaillante et pieuse vierge Lucine, immortalisée, au premier siècle chrétien, par son dévouement aux saints martyrs et par l'asile qu'elle donna, dans son pré de la voie d'Ostie, à la dépouille de l'apôtre saint Paul.

Sa grand'mère, Clarisse Strozzi, était fille du maréchal de ce nom, dont la famille, alliée à celle des Médicis et illustre en Italie, y avait compromis sa fortune, en s'attachant à Catherine de Médicis et en suivant le parti de la France.

C'est cette princesse qui fit le mariage de Julia Savelli, déjà veuve de Louis des Ursins, des princes d'Ascoli, avec Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Goard, premier marquis de Pisani, Sénéchal de Saintonge, grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit, ambassadeur en Espagne et à Rome. Il avait alors soixante-trois ans; c'était en vérité un "très honnête homme," dans toute la force du terme. Ce mot de Henri IV, qu'il avait fidèlement servi dans les camps et à la cour, vaut un long panégyrique : "Quand j'ai voulu faire un roi, de mon neveu"—le jeune prince de Condé—" je lui ai donné le marquis de Pisani; quand j'en ai voulu faire un sujet, je lui ai donné le comte de Belin."

Sa mère était digne d'un tel époux. Quand son mari revint en France, pour mettre son épée au service d'Henri IV, aux prises avec la Ligue, elle demeura seule à Rome et, femme énergique et très instruite des affaires d'Italie, elle y continua en quelque sorte, avec le cardinal d'Ossat, l'ambassade de son mari dont elle transmet les traditions à son successeur. (1)

Ces détails ne sont pas inutiles : ils expliquent le caractère, la vie, le rôle social de madame de Rambouillet. Faites-la naître d'une famille de petite noblesse ou de la bourgeoisie, grande ou petite, de son siècle ou d'un autre, donnez-lui des dons personnels, brillants, et vous aurez encore une femme de talent, une femme de mérite, une femme distinguée, une Maintenon, si vous voulez, une Rolland, une d'Abrantès, une de Staël, une Juliette Lambert, mais vous n'aurez pas la femme de très grand air et de très grand monde que fut madame de Rambouillet.

(1) Livet, *Précieux et précieuses*, p. 88.

Il faut ajouter que son mariage, à ce point de vue, fut heureux et servit bien sa destinée.

Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, baron de Talmont, seigneur d'Arquenay, vidame et sénéchal du Mans, était, lui aussi, un fort "honnête homme." C'était, nous dit M. Cousin, d'après Tallemant, "un personnage à tous égards considérable, qui avait été bien avec le maréchal d'Ancre et fut encore mieux avec le cardinal de Richelieu, de beaucoup d'esprit, d'une assez grande fierté, de peu d'ordre en ses affaires, et dépensant fort noblement sa fortune. (1)

Il était lui-même des mieux apparentés. Son père Nicolas d'Angennes, ami éclairé des lettres, chargé successivement de plusieurs ambassades remplies avec succès, avait tenu la vice-royauté de Pologne en attendant que Henri III prît possession du trône ; sur ses huit oncles, il comptait un cardinal et six ambassadeurs, comme il le fut lui-même en Piémont et en Espagne.

Un homme de ce mérite, ayant douze ans de plus que sa femme, âgée de onze ans et quelques mois, lorsqu'il l'épousa, en janvier 1600, comprenait assez son rôle et son devoir de mari, pour travailler ou tout au moins se prêter au développement de sa jeune femme et au complément de son éducation, car il n'était pas obligé de croire, avec un de ses futurs biographes, qu'elle était dès lors "tout élevée." (2)

Cette conviction de son seigneur et maître permit à la petite marquise d'apprendre beaucoup de choses utiles à une femme de son rang, entre autres l'italien, l'espagnol, l'histoire, l'éloquence. Elle aurait appris le latin, sans une maladie qui coupa court à ses débuts dans cette étude— et peut-être le piano, si cet instrument... de supplice eût

(1) Cousin, *la Société française au XVIIe siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry*, t. 1, p. 269.

(2) Livet, *Précieux et précieuses*, t. 1, p. 90.

alors existé, et s'il eût été admis par la bonne société de son temps comme un accompagnement obligé des conversations de salon.

En revanche, elle entendait assez l'architecture et le dessin pour avoir pu tracer elle-même les plans de son superbe hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Du moins, M. Livet, sur la foi de deux habitués de la maison, nous l'apprend en ces lignes : " La marquise, qui faisait en se jouant, dit Voiture, des dessins que Michel-Ange n'eût pas désavoués, mécontente de tous les projets des architectes, entreprit de réformer l'architecture. Jusque-là, on avait suivi des règles bien simples pour les bâtiments de ce genre : " On ne savait que faire une salle à côté, dit Tallemant, une chambre de l'autre, et un escalier au milieu." Un soir, paraît-il, que la marquise était fort préoccupée de son idée favorite : " Vite, vite, s'écria-t-elle, du papier ; j'ai trouvé le moyen de faire ce que je voulais." C'était l'eureka de l'architecture civile. C'est d'elle, nous dit l'auteur des *Historiettes*, qu'on a appris à mettre les escaliers dans un des angles du corps principal de bâtiments, pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et vis-à-vis les unes des autres... C'est la première qui s'est avisée de peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné." (1)

Cet hôtel fut une des merveilles de l'époque et l'admiration du tout-Paris d'alors.

Sauval, dans ses *Antiquités de la ville de Paris*, l'a décrit dans le plus grand détail. Mademoiselle de Scudéry, dans la septième partie du *Grand Cyrus*— le " Grand Cyr " de la Marotte de Molière — Mlle de Montpensier, dans son *Histoire de la princesse de Paphlagonie*, s'attachent surtout à la description de la " chambre bleue," cette célèbre chambre à coucher de la marquise, tendue de " velours

(1) Livet, *Précieux et précieuses*, p. 7.

bleu, rehaussé d'or et d'argent," qui fut son véritable salon et le centre intime de ses réunions. Car à cette époque, hors les très grands hôtels, en dehors d'une salle basse où se faisaient les réceptions cérémonieuses, la pièce où l'on recevait les habitués et les intimes, était la chambre de la dame de céans, d'où ces noms de "réduits," "d'alcôves," "de ruelles," "d'alcôvistes," "d'introducteurs de ruelles" et autres que vous relevez à chaque page des ouvrages relatifs à l'histoire littéraire de cette société.

Voici la description de Mlle de Scudéry, dans la peinture qu'elle a consacrée au palais de *Cléomire* : "Tout est magnifique chez elle et même particulier ; les lampes y sont différentes des autres lieux ; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies. L'air est toujours parfumé dans son palais ; diverses corbeilles magnifiques, pleines de fleurs, font un printemps continuel dans sa chambre, et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé qu'on croit être dans un enchantement, lorsqu'on y est près d'elle."

Mlle de Montpensier renchérit encore sur son émule.

Dans son roman, la noble marquise est plus qu'une grande dame de Tyr : ce n'est ni plus ni moins qu'une "déité," Minerve, la déesse d'Athènes ; et son alcôve devient une grotte, voire même un "antre," qu'elle décrit ainsi d'un pinceau amoureux : "Je la crois voir dans un enfoncement où le soleil ne pénètre point et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie. Cet antre est entouré de grands vases de cristal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple, pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle, il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime ; ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore

force livres sur les tablettes qui sont dans cette grotte ; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun... On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant, et le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux... celle-ci n'en a jamais : c'est la douceur même."

Ces lignes furent écrites l'année même de la représentation des *Précieuses ridicules*.

Leur préciosité marquée justifie quelque peu la satire de Molière. Si la petite-fille d'Henri IV, l'intrépide frondeuse qui avait fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi, son cousin, donnait l'exemple de cette mignardise, jugez de la langue du menu fretin des ruelles. A cette date, madame de Rambouillet, âgée de soixante et onze ans, affaiblie par de nombreux chagrins domestiques et de longues infirmités, n'était pas responsable des excès qui se commettaient au sujet de sa personne et de sa "grotte." Son règne mondain et l'âge d'or de son salon avaient pâli comme les tentures bleues de son cénacle.

Avant son mari, ses deux fils étaient morts, l'un, le marquis de Pisani, tué à Nordlingen, sous les ordres du grand Condé, le héros de toute la jeune noblesse ; l'autre, ravi encore enfant, par la peste, à l'amour de sa mère et de sa sœur aînée, qui s'enfermèrent dans sa chambre et le soignèrent avec un dévouement qui provoqua l'admiration de toute leur société, comme sa mort et celle, plus tard, de son aîné, provoquèrent beaucoup de condoléances en vers, de la part des lettrés de leur cercle.

Voiture, l'ami du jeune homme, fit défaut à ce devoir. Il croyait que la douleur d'une mère demande d'autres consolations, et il se défendit de l'indiscret reproche que lui en faisaient Tallemant et d'autres, par ces paroles qui montrent qu'il était à l'occasion homme de cœur autant

que d'esprit : " Ce que vous désirez de moy est fort juste, et plût à Dieu qu'il me fût possible !... Si je puis... je feray ce que vous me conseillez, et ce que mon devoir m'ordonne. A cette heure, vous me pardonnerez bien si je dis : *Nil nisi flere licet*.....Je feray pourtant tous mes efforts pour satisfaire Madame de Rambouillet, à qui je dois plus qu'à tout le reste du monde ensemble..."

Cette anecdote est caractéristique ; elle peint à quel excès la préoccupation littéraire tenaient tous ces beaux esprits, jusque dans l'ordre des sentiments les plus profonds et les plus simples. Tout, pour eux, était prétexte à littérature.

Un autre détail à signaler, c'est la constance de l'attachement et de l'admiration que Madame de Rambouillet sut inspirer à ses amis et à ses admirateurs et, ce qui n'est pas un mince éloge, à ses admiratrices même.

Vous avez entendu en quels termes de respect parlent d'elle Mlle de Scudéry, la plus illustre des précieuses de la première décadence, et Mlle de Montpensier, qui était une personnalité. Leur témoignage n'est qu'une note dans le concert d'hommages qui entourait sa vie.

Pour vous expliquer cette unanimité, je vais vous citer en entier le portrait que M. Livet a pu tracer d'elle en toute fidélité, après ses études si consciencieuses sur les choses de sa famille et de sa société. " Il y a dans son existence un côté brillant qui nous la montre au milieu d'une cour choisie, empressée autour d'elle, fière d'y être accueillie, attentive à s'y maintenir, heureuse de mériter les suffrages de son goût délicat ; d'un autre côté, dans une ombre obscure que percent à peine les puissants rayons de sa vie publique, j'aperçois une femme vivant auprès de son mari, dans son intérieur muré aux profanes, une mère entourée de sa nombreuse famille, éprise des joies intimes de son foyer, vaillant à supporter les chagrins sans nombre qui l'ont visitée, et dont sa constance courageuse dérobaient

à ses amis le secret et les amertumes. C'est toujours une nature exquise et fine, une sensitive que blesse tout ce qui la touche sans ménagement, tout ce qui est violent ou heurté, une lumière trop vive, le froid, la chaleur, comme une parole trop rude ou un sentiment peu délicat ; difficile dans le choix de ses amis, sincère, fidèle, indulgente pour eux ; si belle, qu'elle commandait l'amour ; si digne, qu'elle le faisait taire ; si pure, qu'elle ne soupçonnait jamais les passions qu'elle inspirait ; si bonne, qu'elle put faire le bien sans trouver d'ingrats ; noble et sainte femme dont le regard, comme le charbon du prophète, purifiait autour d'elle les cœurs et les lèvres et dont la médisance n'osa jamais s'approcher." (1)

Ajoutez à cet éloge d'un écrivain de notre siècle ces paroles de Tallemant des Réaux, le plus impitoyable chroniqueur de son temps : " Il n'y a pas au monde une personne moins intéressée ; elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de Roi, car elle dit que c'est un plaisir de Dieu... Il n'y a pas d'esprit plus droit... Jamais il n'y a eu une meilleure amie." (2)

Et vous aurez le secret de cette royauté mondaine sans conteste, sans jalousie, et sans interrègne ; et vous comprendrez, en vous rappelant sa haute naissance et celle de son mari, leur grande fortune, leur installation somptueuse dans leur hôtel de Paris et dans ce princier château de Rambouillet qui avait vu s'éteindre François Ier, vous comprendrez qu'ils aient pu s'écarter de la cour sans se l'aliéner, et s'éloigner, sans l'indisposer, du monde qui briguaît l'honneur de figurer chez eux.

Il n'était pas requis, pour y être admis, de porter blason et de tenir haut rang dans le monde. La noblesse de l'esprit, du savoir et du langage compensait largement l'absence de l'autre. Ce fut une heureuse anticipation, toute

(1) Livet, *Précieux et précieuses*, p. 2.

(2) *Historiettes*, t. 2, p. 233.

de bon vouloir et de libre initiative, du rapprochement des classes imposé deux siècles plus tard par la Révolution française, un effacement de “ l'inégalité choquante qui séparait,” dit précieusement le précieux Georges de Scudéry, “ ceux dont la plume était au chapeau de ceux qui la maniaient comme une arme.” (1)

L'entourage féminin de l'illustre marquise la seconda puissamment dans cette heureuse réforme. Les femmes furent l'instrument intelligent et nécessaire de cette transformation sociale qui consista surtout, disent ses historiens, à *débrutaliser* les mœurs et à *dévilgariser* la langue.

“ Elles seules, remarque justement M. Livet, purent obtenir des hommes des manières plus délicates et un langage épuré ; mais en même temps qu'elles durent se faire rechercher par le charme de leur conversation, elles eurent à faire désirer, en le rendant difficile, l'accès auprès d'elles et à commander le respect par la pureté de leurs mœurs. Elles avaient donc elles-mêmes à se réformer.” (2)

Cette réforme trouva chez la marquise de Rambouillet son premier point d'appui.

Je ne dis pas que la fragilité humaine et la mondanité ne trahirent pas quelquefois ses bonnes intentions et son zèle délicat ; mais ces échecs et ces mécomptes sont inséparables de toute entreprise humaine, et jamais on ne put reprocher à cette digne femme d'avoir été la complice ou la confidente d'intrigues et d'aventures dont la souillure, en déshonorant les coupables, aurait pu flétrir le bon renom de sa loyale et généreuse hospitalité.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les plus connus de ses hôtes et sur les divertissements habituels de sa maison.

(1) Livet, Préface au *Dictionnaire des précieuses* de Somaize.

(2) *Précieux et précieuses*, Introduction, p. IX.

(A suivre.)

l'Abbe G. Bourassa.

## M. l'abbé APOLLINAIRE GINGRAS

---

### ÉTUDE LITTÉRAIRE (1)

**P**LAISANTER les poètes est chose plus facile que de les étudier et de les juger. C'est le propre d'une critique vaine et facétieuse.

J'ai confiance que l'étude que je présente aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, si elle n'a pas d'autre mérite, sera regardée comme sincère et réfléchie.

Il y a des poètes profonds, harmonieux, sublimes ; il y en a de passionnés, de doux ; de rêveurs, de positifs ; de gais, de mélancoliques ; de naïfs, de savants ; de délicats, de rudes ; il y en a de spirituels et tendres : M. l'abbé Gingras est de ces derniers.

Je voudrais donner une idée aussi précise que possible de l'auteur d'*Au foyer de mon presbytère*. Il s'est certainement placé par ce recueil en vers au nombre des plus distingués poètes de notre pays. Il n'a pas l'envergure de Crémazie, ni la noblesse de M. Poisson, ni le vocabulaire de M. Fréchette, mais il est maître dans l'élégie, et tourne infiniment bien le vers léger et la chanson. Telle de ses piécettes, ou de ses romances, est un pur chef-d'œuvre.

\* \* \*

Sainte-Beuve a dit : " On a plus d'esprit en vers, quand on en a, qu'en prose." Ce paradoxe, cadencé comme un alexandrin, est d'un critique ingénieux, qui a débuté par la strophe, et qui s'attendrit au souvenir de Joseph

(1) *Au foyer de mon presbytère*, par M. l'abbé A. Gingras.

Delorme. Il ne faut sans doute pas lui attacher un sens rigoureux ; il contient néanmoins du vrai. L'esprit, contenu par les lois de la mesure et du rythme, jaillit peut-être avec moins de spontanéité, mais avec plus d'originalité et d'éclat. La verve elle-même suivra, si vous avez la vraie veine, et que vous ne rimiez point en dépit de Minerve. Vous aurez alors parfois bien de l'esprit !

C'est ce qui arrive fréquemment à M. l'abbé Gingras, et, en particulier, dans l'inimitable *Souris qui n'avait pas la langue dans sa poche*, dans les *Impertinences à l'eau de rose*, dans l'*Ami qui plaît en vacances*, et dans les chansons populaires. Voyons un peu en détail.

Vous avez été au collège. Vous savez quel est l'émoi causé par l'apparition d'une souris au milieu du recueillement de l'étude ou de la classe. C'est une scène de ce genre qui est peinte à la perfection par M. l'abbé Gingras dans la première des pièces que je viens d'énumérer.

Vous entrez à l'étude. Silence parfait d'abord. Vous n'entendez que

.....ce bruit sans éclat, ce bruit savant, confus,  
De livres qu'on referme après qu'on les a lus.

Tout à coup

L'importante nouvelle  
Qu'une souris est dans les environs  
Circule à tire-d'aile.

Tous les bancs s'agitent, tous les regards se tournent vers le même endroit. Mais voici bien une autre affaire. L'un des lurons ayant "osé plaisanter son petit embonpoint," cette dame se glisse dans son trou, et là, la tête hors, vous leur fait, "à bout portant," une semonce à rendre jaloux le régent lui-même. "Si j'ai compris," dit-elle,

Ma gourmandise,  
Brillants esprits,  
Vous scandalise.  
Gruger, c'est mon instinct pourtant.

Et la voilà partie, invoquant tour à tour l'âme, l'intelligence, les aïeux, le Créateur. Tous ces vilains garnements ont leur portrait tracé de la façon la plus piquante. Finalement, ne pouvant contenir son indignation, elle s'écrie :

Juste ciel ! c'en est trop ; et je m'en vais sous terre  
 À l'instant loin de vous digérer ma colère.  
 Elle dit : et laissa tout le monde surpris  
 De trouver dans une souris  
 Tant de style et tant de science,  
 Tant de logique et d'éloquence.

Ce petit poème ne serait pas déplacé parmi les fables de La Fontaine. Rien de plus naturel, de plus pittoresque, de plus animé. M. Gingras, qui voulait, par le canal de la souris, faire une leçon aux écoliers négligents, n'a eu qu'un seul tort, c'est d'avoir pris lui-même la parole à la suite de son gentil truchement. Il y a là une quinzaine de beaux vers inutiles au dessein de la pièce, et que le poète eût dû, ce me semble, sacrifier à ce premier principe de l'art :

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

L'*Ami qui plaît en vacances*, que l'auteur appelle un *badinage à l'eau sucrée*, est une autre pièce pleine d'esprit et de finesse. Il s'agit, pour celui-ci, de se choisir, pour le repos des vacances, un ami qui lui ressemble, un camarade qui ait son âge, son caractère, ses goûts, ses sentiments, un *alter ego* enfin : *rara avis* ! Un dialogue s'établit entre lui et un interlocuteur quelconque :

—Ainsi, vous n'aimez pas ce rêveur excentrique ?...  
 —Non.—Eh bien, voici Paul, un garçon très pratique...  
 Allons, Paul vous va-t-il ? Pas malin pour un sou...  
 —Je ne veux pas de Paul ! c'est un ours, voilà tout !

Un bel esprit est expédié de la sorte, puis un élégant :

Catino craint la pluie, et le frais, et le vent,—  
 Un peu comme une élève au sortir du couvent...  
 Il abhorre encor plus les rayons du soleil,  
 Et pour garder son teint musqué, rose et vermeil,  
 Catino, croyez-le, porterait la capine,  
 L'élégant parasol, le voile ou l'étamine.

Le choix tombe, à la fin, sur “ un esprit loyal, un noble caractère,” “ artiste par instinct, sensible et très discret,” “ un ami toujours gai, viril, et dispos,” qui aime la chasse, les livres, Chateaubriand et la nature, quelque chose comme un romantique sans ennui, un René sans spleen. C'est bien un peu idéal, mais n'y prenez pas garde ; et songez que l'on a vingt ans.

La note vive et gaie, que j'étudie présentement, éclate dans les cinquante premiers vers de l'*Enfant mort sans baptême*, prodrome joyeux du plus fatal événement. La muse du poète y prend en outre un accent et un tour populaires. Goûtons quelques-uns de ces vers, de saveur toute canadienne :

—Salut, Pierre !—Eh ! bonjour !—Vive le fruit nouveau ! —  
 Courage, sapristi ! Ton blé sera plus beau ! —

Plus loin, c'est le parrain :

Sur mon credo, dit-il souvent à la marraine,  
 Je ne suis pas très ferme : aide-moi, Madeleine !...  
 Et l'on filait au trot des fumantes montures,  
 Le cœur dans la gaité, le nez dans les fourrures.

Cela sent bon le terroir, et M. l'abbé Gingras entre ici dans la famille des Crémazie, des de Gaspé et des Gérin-Lajoie.

Entre autres inspirations où coule la même veine populaire, je citerai une couple de chansons : le *Presbytère de la Malbaie*, et la *Cabane à sucre*. Le presbytère de la Malbaie, c'est “ l'pays d'urbanité,” qu'habitent un curé débonnaire, le plus doux des hommes, et sa vieille ménagère, Mlle Provost, qui “ semble, n'avoir sur la terre que deux ambitions : 1° servir le bon Dieu scrupuleusement ; 2° dépenser scrupuleusement toute la dîme du curé.” Ce lieu est le rendez-vous, pendant la belle saison, d'un grand nombre de prêtres, attirés par l'hospitalité proverbiale du maître de la maison.

Qui possède la recette  
 D'attirer tant d'amis ?  
 —J'nommerions M'sieu Doucette—  
 Mais c'la n'est pas permis !

Quelles délices ne goûte-t-on pas dans cet eldorado ! Pour s'en faire une idée il faudrait, comme le poète, avoir vu ces scènes, où durent être souvent chantés les couplets dans lesquels il les a peintes sur le vif. Quelle bonne humeur ! Quelles innocentes folies ! Quels agréables passe-temps !

C'est ici qu'on s'amuse,  
 Plus heureux que des rois :  
 Chante-nous c'la, ma muse,  
 Dans ton langag' chinois ..

Jusque sur la batture  
 S'avance le jardin :  
 Par-dessus la clôture  
 L'on pêche—et l'on n'prend rien !

On a bien de la peine à ne pas tout citer.

Même gaieté, même ton, même verve dans la *Cubane à sucre*. C'est au bois d'érable de Gustin, par un clair matin de printemps. La caravane arrive, joyeuse et animée. Gustin dit :

Allons, toi, qu'as-tu, farceur,  
 Dans ce sac de toi'fine ?  
 —Avant tout d'la bonne humeur !  
 Puis des œufs, d'la farine.

Bientôt le feu pétille, le sirop bout, l'omelette grille, la *tire* s'étale, dorée, sur la neige. Les gourmands se pourlèchent à l'avance. L'on s'assied en rond, et l'on mange le " bonbon délectable ", pendant qu'au-dessus de vos têtes gambade l'écureuil et retentit le sifflement du merle. Puis la danse et les chants commencent, pour durer jusqu'au soir.

Et l'on se sépare enfin,  
 Mais sans verser de larmes.  
 Gustin dit d'un air coquin :  
 Le départ a ses charmes !

M. l'abbé Gingras ne montre nulle part ailleurs un naturel plus vif, une gaieté plus amusante, que dans ces alertes chansons.

L'examen des *Impertinences à l'eau de rose*, où s'ajoute la légèreté moqueuse et satirique, fera apprécier davantage le côté enjoué de son esprit. C'est une critique, en vers courts et rapides, des auteurs canadiens. Sous prétexte que tout est permis au poète, celui-ci toise toutes nos grandeurs et nos petitesesses littéraires, depuis Garneau et Crémazie jusqu'à ces vilains journalistes, les Pacaud, les Tardivel. . . Oh ! il ne leur veut point de mal ! Il veut s'amuser seulement, les " chatouiller " " avec une barbe de plume. " Tans pis, si, " pour emplir la strophe ", la barbe devient flèche ! Il en sera quitte pour demander pardon à la strophe suivante, en enfonçant le dard plus avant, et en obligeant sa muse à " médire à genoux. " C'est ainsi qu'il fait à l'égard de M. Fréchette. Que si, malgré cela, les victimes de ses traits lui font une mine trop rébarbative, il a un argument tout prêt pour désarmer les colères les plus farouches. Il invite ses ennemis à son " gai presbytère, " où il promet de leur faire boire d'excellent " vin de campagne " et de déclamer leurs ouvrages.

La forme même de cette pièce ne saurait en faire accepter les jugements sans conteste par tous et à un égal degré. Sans parler des intéressés, que les façons aimables de leur censeur n'auront pas apaisés complètement, même à l'égard du public, l'ironie est mauvaise conseillère, particulièrement en critique, et celle-ci n'admet guère le calembour. En outre, un si grand nombre d'appréciations, pour être justes, demandent une somme de lectures et une étude auxquelles on suppose malaisément que le prêtre-poète ait pu consacrer le temps nécessaire. Je ne prétends d'ailleurs pas reviser ses opinions, ayant pour ce mille raisons, dont la moindre est précisément celle que je viens d'imputer à M. l'abbé Gingras. Au reste, ne perdons

pas de vue que M. Gingras lui-même ne se propose pas tant de prononcer sur nos écrivains des arrêts définitifs que de “rire à leur barbe avec délices.” “Sa muse un peu trop riieuse” “Les prend à peine au sérieux.” Et cependant beaucoup de ses critiques sont, sans contredit, exactes et judicieuses. Quelques-unes ont, par exception, un caractère de gravité proportionné à l’auteur qui en est l’objet. C’est avec des pleurs dans les yeux qu’il salue Octave Crémazie, “l’aigle de notre Hélicon.” Il a pour Buies des vers attendris et caressants. Il dit de Gérin-Lajoie que “Ses héros regardent le ciel.” Routhier est acclamé comme le “Maître.” En revanche, certaine “muse hautaine,” “Qui jase à l’église et qui prend” “De l’eau bénite avec son gant,” a été reconnue avant d’être nommée. A propos de M. de Gaspé, on “voudrait être en son volume,” “Même sous les traits de José.”

Évanturel et puis Chapman  
 A défaut d’aile ont de la plume :  
 Preuve : c’est que sur leur volume  
 On dort comme sur un divan.

Plus loin, “Chapman a de l’étoffe.” Il en a toujours. Sa gloire est quasi toute en dépouilles opimes. Le “mot” de Benjamin Sulte “renferme un grain d’insulte.” “Gagnon, spirituel causeur,” “Charme l’esprit comme l’oreille.” Parfait. De Boucherville n’a pas été lu : “Ah ! si l’on était près de la ville !” Et ainsi de suite. C’est un feu roulant de piquantes plaisanteries. Lemay, Casgrain, Chauveau, Poisson, Faucher, Marmette, ont leur trait. Les érudits, “piocheurs fort utiles,” les savants, comme M. l’abbé Provancher, dont on ne dit pas, malgré ses immenses travaux, “que l’homme a blanchi dans l’étude” (!) les journalistes, ont le leur. De ceux-ci l’agresseur ce tient à distance respectueuse. “N’éveillons pas, dit-il, ce nid d’abeilles.” A la fin, feignant que les auteurs qu’il a “chatouillés” prennent la chose au tragique, il s’écrie :

Allons, grands hommes que j'admire,...

.....  
 Écrivains sans doute immortels,  
 Ah ! votre pose m'effarouche.  
 Les vers me restent dans la bouche :  
 Ne soyez pas si solennels.

“ Écrivains *sansdoute* immortels,” résume la méchanceté de la pièce. C'est après qu'il a décoché ce dard commun que le malin poète sent le besoin d'opérer la réconciliation au “ vin de campagne.”

Suivent trois pages d'une moralité que termine la stance suivante, où perce encore le ton général :

Au prêtre à faire la morale !  
 Qu'il nous cause ou non de l'ennui,  
 Prêcher, c'est sa manière, à lui,  
 D'avoir de la couleur locale !

En somme, voilà une fine satire, et qui peut passer pour une critique assez juste de la littérature canadienne. Sans doute, elle est incomplète, et manque de proportion : on voit, par exemple, nos grands historiens expédiés en quatre vers, et l'auteur des *Québecquoises* occuper sept ou huit stances. En outre, ce n'est pas toujours le trait caractéristique qui est désigné. Quelques jeux de mots font tache ; mais ils sont si spirituels ! Mais toute la pièce déborde d'une si aimable ironie, et si mordante parfois ! Mais la main qui blesse est si habile à cicatriser ! Mais la forme est si vive et si légère !

Disons, pour conclure, que l'auteur a parfaitement rempli son objet. Il a voulu faire des *Impertinences à l'eau de rose*, il en a fait. Ne lui demandons rien de plus. Ne reprochons pas son ouvrage à l'ouvrier.

Tel est l'esprit de M. l'abbé Gingras, fin, plaisant, caustique. Telle est aussi, pour une bonne moitié, sa poésie.

\* \* \*

Il y a, de plus, en lui un poète élégiaque et lyrique. Nous allons maintenant le considérer sous ce double aspect.

Si l'esprit peut servir à tourner des vers agréables et pittoresques, nous ne devons pas oublier que la poésie, avant tout, vient du cœur ; que l'antique *Nascuntur poetae* ne cesse pas d'être vrai et toujours nouveau. Avec beaucoup de ressources dans l'intelligence, on parvient à piquer l'intérêt, mais on n'atteint pas l'âme. C'est beaucoup, certes, et c'est encore créer, que d'inventer d'ingénieuses fictions, de les couler dans des moules originaux, et, par là, de flatter l'imagination. Mais ce n'est point là l'inspiration, et l'art du versificateur y suffit presque. Il appartient au poète de sentir et d'émouvoir. Ses paroles rendent un son humain, dont nous entendons l'écho au fond de notre cœur. Ce qu'il chante, c'est sa joie, et notre joie, c'est sa tristesse, et notre tristesse, c'est son âme, et la nôtre ; ce sont les grands objets de l'amour de l'homme, Dieu, la religion, la patrie, la famille. L'enthousiasme l'anime et le soutient ; la nature prend une voix qui se confond avec la sienne ; le rythme l'enlève ; les images naissent, comme les fleurs, sous ses pas. Quand il paraît dans l'antiquité, il s'appelle Orphée, et jusques aux pierres s'émeuvent à ses chants. Quand il naît dans l'âge moderne, il a nom Lamartine, et c'est l'âme de l'humanité tout entière qui frémit.

M. l'abbé Gingras n'eût-il fait que lancer l'*Anathème à la colline de Gelboé* qu'il mériterait le nom de poète lyrique. Cette ode est une paraphrase superbe du *Quomodo ceciderunt fortes ?* du deuxième livre des Rois. Quelle amitié fut jamais comparable à celle de David et de Jonathas, dont les âmes, selon l'expression de l'Écriture, étaient collées l'une à l'autre ? Et rien égala-t-il jamais la douleur de David à la mort de Jonathas ? Jonathas et Saül, les vaillants d'Israël, sont tombés sur les montagnes. David a

perdu la moitié de son âme : la haine du père disparaît dans l'amour du fils, et tous les deux sont confondus dans un même regret. Écoutez la plainte du barde de Solyme, interprétée par une voix mortelle :

Pleurez, vents du couchant, pleurez, vents de l'aurore :  
 Ils sont tombés ! Jourdain ! laisse aujourd'hui tes flots  
 Bondir en mugissant sur ta plage sonore,  
 Et qu'Israël entonne un hymne de sanglots !  
 Fallait-il voir le fils mordre aussi la poussière ?  
 Écartez de mon front, écartez, ô mon Dieu,  
 Un diadème encor tout chaud du sang d'un frère :  
 Oh ! plutôt un bandeau de feu !...

Silence, Gelboé ! puisse jamais la foudre  
 N'oser faire bondir tes lugubres échos !  
 Silence ! il a souffert, comment ne pas l'absoudre ?  
 Malheur, malheur à qui troublerait son repos !  
 Malheur à toi, David, si ta harpe en délire  
 Exhalait un refrain d'anathème enivré !  
 Bénis-le dans ton cœur, pleure-le sur ta lyre :  
 Il a souffert—il est sacré !...

Mais Jonathas n'est plus ! Ah ! Jonathas, ma vie !  
 Réveille-toi, réponds à mes cris déchirants.  
 Réveille-toi : c'est moi, c'est David qui te crie.  
 Jonathas de David n'entend plus les accents !  
 Oh ! pourquoi nous aimer d'un amour aussi tendre,  
 Si, destiné d'avance au fer de l'ennemi,  
 L'un devait quelque jour au tombeau seul descendre,  
 Et laisser l'autre sans ami !...

Jonathas ! je t'aimais comme une tendre mère.  
 Le matin, ta pensée embaumait mon réveil ;  
 Le soir, quand j'évoquais ton ombre à jamais chère,  
 Le ciel sur la forêt rayonnait plus vermeil.  
 Pleure, ah ! pleure, David ! qu'à jamais l'allégresse  
 Déserte ton foyer comme un hôte odieux !  
 Pleure ! qu'à flots amers le deuil et la tristesse  
 Montent de ton cœur à tes yeux !

Te souviens-tu, mon Jonathas,  
 Lorsque d'un message de vie  
 Tu chargeais ta flèche bénie  
 Qui me disait : " Reste là-bas ?"  
 T'en souviens-tu, mon Jonathas ?...

Si ces cris du cœur ne vous émeuvent pas, je vous plains : vous n'avez pas senti l'amitié. Il faut avoir perdu Jonathas pour exhaler à ce point l'âme de David. La langue toute seule n'a point de ces accents. C'est du fond de ses entrailles que le poète les a fait jaillir en strophes enflammées, en métaphores sublimes, en un flot de poésie large, pur, plein, désordonné, harmonieux, magnifiquement libre des entraves du mètre. Je ne craindrais pas d'assigner à cette élégie une place de choix parmi les *Méditations* de Lamartine. Et ne l'emporterait-elle pas sur la plupart par la pureté de l'inspiration ? Même au point de vue de la forme, elle y figurerait sans trop de désavantage, car, au milieu de ses écarts, à une faute de quantité près ("farouche hyène"), le langage en est pur, le style presque irréprochable.

M. l'abbé Gingras a, d'ailleurs, puisé dans l'amitié, qui fait le fond de l'*Anathème*, ses meilleures inspirations. Et si j'avais à le caractériser d'un mot, je l'appellerais tout uniment le poète de l'amitié.

Voyez d'abord comme il la définit :

...l'amitié, quand elle est bonne,  
Ressemble à ce généreux vin  
A qui l'on voit que l'âge donne  
Un nouveau prix, un goût plus fin.

Un gourmet seul, qui s'est souvent grisé à ce vin-là, peut en parler si proprement.

L'amitié revient donc souvent dans ses vers. Tour à tour gracieux, léger, câlin, moqueur, tendre, passionné, ce sentiment prend chez lui tous les tons, s'adapte à toutes les circonstances, se renouvelle sans cesse avec la même vivacité sous les formés les plus diverses et les plus aimables.

Tantôt c'est un souhait de fête, comme dans *Vigile dorée*, où, après les témoignages d'affection et quelques vers enjoués, nous tombons sur ce paradoxe, plus original, à la vérité, que noble :

...en dehors de l'amitié  
 Et de la piété suave,  
 La terre est une pauvre cuve,  
 L'existence est une pitié !

Tantôt, dans un adieu à un malade qui part pour la Floride, il nous semble entendre soupirer Millevoye, ou Horace confiant avec anxiété à un fragile vaisseau l'autre partie de soi-même, le divin Virgile.

Puis c'est le retour. Il n'y a pas assez de toutes les fleurs du printemps, de toutes les brises de Maizerets, de tous les parfums de la patrie, pour le fêter.

M. Gingras adresse à un autre ami, poète, celui-là, une épître dans laquelle l'agrément reparaît, à côté de l'accent ému et des marques d'estime si excellemment dues. Il s'agit de M. Adolphe Poisson, le distingué auteur des *Heures perdues*. La pièce est intitulée : *Saint-Fulgence*. " Au fond de son ermitage,—Presqu'au pôle—le long du Saguenay sauvage!" — le poète a conservé une imperfection, dont il ne se corrige pas, " La soif de converser avec les vieux amis." Il trouve que son ami dort dur, qu'il est des siècles sans lui écrire. Il le menace, pour le punir, de le rendre ... "muet comme un poisson." Après une description pittoresque du paysage de Saint-Fulgence, il ajoute :

Poisson ! mon ermitage est-il assez vermeil ?  
 Eh bien, non ! Il lui manque un rayon de soleil :  
 Il manque à mon séjour la joyeuse visite  
 De ce poète exquis, de cet ami d'élite,  
 Dont le commerce aimé nous révèle si bien  
 La beauté de ces mots :—gentilhomme et chrétien !

Plus loin (*Ténèbres*), un souvenir touchant est accordé au meilleur de tous ses amis, à " ce saint, cet humble sage," " Qui l'a guidé, joyeux, dans son pèlerinage."

*Du fond du lac, du fond de l'âme*, contient encore un sentiment vrai, rendu en vers délicats. C'est le développement sobre et attendri d'une comparaison toute

poétique. Un nuage qui passe sur un front pur, un étang dont un laid coquillage vient troubler la limpidité, puis :

Ami ! l'étang clair, c'est ton cœur.  
 Au fond du cœur le plus limpide  
 Remue un petit monstre avide,—  
 Le secret désir du bonheur !

L'amitié, chez M. l'abbé Gingras, est affectueuse et gaie, telle qu'on a vu qu'il voulait celle de son ami de vacances. Rarement revêt-elle une teinte mélancolique ou désenchantée. Pas plus que M. Poisson, M. Gingras n'est un Werther ou un René contant sa plainte aux étoiles. La poésie coule pure et saine de son cœur de jeune homme et de prêtre. Une fois ou l'autre seulement, on entend une note criarde, mais elle s'adresse surtout à l'amitié des gens du monde, pleine de délaissements et de trahisons. Ou plutôt, le poète considère la vanité de toutes choses, et, en particulier, de l'amitié d'ici-bas, qui n'est qu'un reflet de l'amour divin. De là l'idée de *Mirage*. Vous croyez le cœur de l'homme profond, sincère, fidèle. L'amitié vous paraît un beau lac d'azur, au fond duquel vous apercevez le ciel. Enivré de bonheur, vous demandez si ce n'est pas là

Donnant sur l'infini quelque riche fenêtre.

Illusion ! Votre " petit Pacifique, " un aviron en touche le sable, et votre nacelle y flotte tout juste.

Ce lac mince et brillant, c'est l'amitié du monde !

M. Gingras, ai-je dit, a l'amitié sereine, ce qui ne l'empêche pas de verser des larmes, et de soupirer l'élégie plantive. La tristesse n'est pas l'hypocondrie : il y en a une bonne, et qui fait du bien. L'homme qui ne pleure pas, est-ce bien un homme ? Est-il jamais descendu au fond de sa conscience ? A-t-il jamais éprouvé un remords ? Chacun sent en soi, s'il est fait pour sentir, l'éternelle lutte des deux hommes contraires, et peut s'écrier avec notre poète :

Je suis tenté, Seigneur. Je sens dans ma poitrine  
—O douloureux mystère! — une double racine :  
La racine d'un saint, celle d'un scélérat !

Qui même n'a pas raison d'ajouter :

Eh bien, mon Dieu, pitié !—Je suis un mendiant :  
Aux anges de chanter, de planer sur ton trône :  
Moi, je pleure, et je viens te demander l'aumône ?

Voilà la vraie tristesse, éternellement digne du cœur de l'homme et de la lyre du poète.

L'élégie où nous trouvons les beaux vers qui précèdent a pour titre *Ténèbres*. Nous l'avons déjà rencontrée, à propos de l'amitié ; car l'auteur en a fait hommage à l'ancien directeur de sa jeunesse, et elle porte pour épigraphe : “ La confession, c'est l'amitié élevée à l'état du sacrement.”

On n'aime pas sans souffrir. Bien souvent le cœur saigne, ou de l'absence, ou de l'oubli, ou de la perte des amis. A combien d'épines ne s'est-il pas déchiré le long du chemin de la vie ! Lui-même vieillit, change, se fait de nouvelles attaches. Les souvenirs, comme des feuilles mortes, s'amassent, avec les années, au fond de l'âme. Quelque jour, un vent d'automne se lève, agite ces feuilles flétries, réveille la mémoire des vieux amis, des parents morts, des objets disparus. Et cela aussi vous jette pour un moment dans la tristesse. Lisez le *Vieux calvaire*, une des bonnes pièces du recueil, et vous aurez l'impression de ces choses.

Le sentiment élégiaque anime encore quelques autres poésies, notamment *Feuille d'automne et jeune artiste*, *Une larme chrétienne est une prière*, qui rappellent les touchantes inspirations de Crémazie, le poète sublime de la mort, et *Regrets d'un jeune malade au printemps*.

Celle-ci n'est guère qu'un pastiche assez pâle, à la vérité, de l'ode célèbre qu'écrivit Gilbert huit jours avant sa mort. On a retenu ces vers magnifiques :

Au banquet de la vie, infortuné convive,  
 J'apparus un jour, et je meurs :  
 Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,  
 Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais ! et vous, douce verdure !  
 Et vous, riant exil des bois !  
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,  
 Salut pour la dernière fois !

Il était périlleux de renouveler ce thème. M. l'abbé Gingras devait le tenter, suivant sa pente naturelle. *Amicus noster dormit*, met-il tout d'abord en épigraphe. Son élégie n'est pas, non plus, sans mérite. En voici, à mon sens, le passage le plus saillant :

...Insensible nature,  
 Pour ma douleur tu n'as donc pas d'égard !  
 En revêtant cette belle parure,  
 Viens-tu gaîment célébrer mon départ ?

Et, pour terminer, le cachet :

Là, chaque soir, mêlés à sa prière,  
 Ses pleurs disaient au malade endormi  
 Qu'un bon ami, plus fidèle qu'un frère,  
 Jusqu'au tombeau visite son ami.

Savez-vous *Ce que dit tout bas, le soir, la lampe du sanctuaire* ? Qu'elle symbolise la foi, l'espérance et la charité ; qu'elle luit nuit et jour comme l'œil de Dieu continuellement ouvert sur le monde ; qu'elle est le "sourire de Dieu", "l'astre du souvenir ;" qu'elle prie pour les chrétiens, souhaite la paix à tous, console les vivants et les morts. Cette petite lumière, qui tremble à travers les vitraux de l'église, et qui inspire au passant des pensées pieuses, est aperçue nettement à la lecture de l'élégie, caractéristique, très douce, et, avant tout, religieuse, dont elle fait le sujet.

J'ai déjà dit un mot d'une composition assez singulière, qui porte pour titre : *Peine inconnue*, ou *l'Enfant mort sans baptême*. Je l'ai souvent entendu vanter comme un chef-

d'œuvre. Il ne me paraît pas. Je donnerais aisément le dialogue de Pierre et de Madeleine, par lequel s'ouvre la scène,— car c'est un petit drame,—et que nous avons apprécié, pour tout le reste de la pièce.

On rapporte donc mort à la maison l'enfant parti dans un train si joyeux pour le baptême. On conçoit le désespoir de la mère, un peu factice cependant. A quelque temps de là, le curé du village, voyant une femme en deuil se diriger tous les jours vers un enclos lugubre, effroi des mères, entreprend de la consoler,—et y réussit,— en lui apprenant que l'Église n'a jamais décidé sur le sort des enfants morts sans baptême, et que ceux-ci pourront goûter, dans les Limbes, devenues l'univers transformé, un bonheur " naturel, " qu'il sera même permis à leurs mères de venir contempler leur félicité dans cet autre paradis terrestre. Tel est, en peu de mots, le fond de ce petit poème philosophique, qui tient encore de l'épique, et qu'on peut comparer—de loin—à une *consolation* de saint Jérôme.

L'hypothèse mise en avant par l'auteur, n'est pas, que je sache, hétérodoxe, s'il est surtout vrai que des Pères l'ont soutenue. Néanmoins je ne puis m'empêcher de trouver quelque peu puérils le désespoir de cette mère à la pensée qu'au ciel elle ne verra pas son enfant jouer avec ses autres frères,—et la sérénité qui entre tout à coup dans son âme lorsqu'elle apprend qu'elle pourra quitter le paradis pour venir visiter ce même enfant,—lequel, d'ailleurs, n'en a pas besoin, étant parfaitement heureux au sein de la nature renouvelée. Il y a là, selon moi, quelque chose qui choque, sinon la doctrine, au moins la vraisemblance et le goût, et même l'idée chrétienne. Saint Jérôme aurait tourné cette femme vers la croix, source des vraies consolations. Sénèque lui-même l'aurait inclinée à la *vertu*, plutôt qu'à un espoir *naturel*.

Quant à la forme du poème, elle laisse aussi beaucoup à désirer. On y trouve des peintures agréables, mais la

partie philosophique en est sèche et sans grâce, entachée çà et là de mauvais goût. Je n'en citerai qu'un exemple ou deux :

Son cœur avait compris la mort du nouveau-né,  
Comme on comprend la foudre avant qu'il ait tonné.

Le pieux Augustin, et saint Anselme encore  
— Deux savants et deux saints que notre Église honore,—  
Ont émis sur ce point, et non certe au hasard,  
Des doctrines qui sont un baume et non un dard.

Ce dernier vers est tout à fait plat.

D'ailleurs, M. l'abbé Gingras, qui, sous l'empire d'un sentiment personnel, varie à l'infini l'expression de la tendresse et de la joie, et peut atteindre au plus haut degré de l'exaltation lyrique, ne me semble pas fait pour le genre philosophique. Même, on sent qu'il n'est pas à son aise dans le genre élevé pur et simple. Il a du mal à s'enfermer dans la période solennelle, et à être sérieux tout le temps : l'esprit et la sensibilité reprennent le dessus, et avec eux reviennent l'aisance et le naturel. Il est pour le vers grave ce qu'il a dit qu'était M. Chauveau pour la stance : il y paraît gêné comme un soldat dans sa guérite. C'est ce que nous allons voir davantage par l'examen de ses odes patriotiques.

\* \* \*

Elles sont au nombre de trois principales : *Religion et Patrie : Mgr de Laval, Nouvelle alliance, la Terrasse Frontenac*, outre quelques chansons.

Le premier et le plus considérable de ces poèmes, a été composé, si je ne me trompe, lors de la translation des restes de Mgr de Laval dans la chapelle du Séminaire de Québec, et, à cette occasion, couronné par l'Université. Il raconte l'apostolat et célèbre la gloire du premier évêque canadien. C'est une pièce froide, malgré son enthousiasme apparent. Il est toujours dangereux de gourmander l'ins-

piration dans le but de lui faire produire à point nommé des élans obligés. Je ne veux pas par là nier que le poème de M. Gingras ait été à la hauteur des circonstances. Seulement, à cette hauteur, toutes les poésies de circonstance contiendront des lacunes et des inégalités. Malgré les envolées superbes, on sentira, par endroits, que l'haleine manque ; l'aile fatigue, l'oiseau prend pied. Le rythme est lâche, rampant, le vers inanimé ; la langue gauchit et biaise. C'est que la poésie ne se commande pas. L'esprit souffle où il veut et quand il veut. La Muse est une jolie personne, extraordinairement coquette et capricieuse, qui vous envoie promener ses amants dans l'instant même qu'ils viennent pour la sérénader. Il faut attendre qu'elle veuille bien d'elle-même vous prodiguer ses grâces et vous prendre sur ses ailes.

Au reste, M. l'abbé Gingras, je le répète, tend plutôt, de sa nature, à descendre qu'à monter, et quand je parle ainsi, je veux marquer une inclination vers ce qui est aimable, plutôt qu'une aspiration vers ce qui est grand. Le sentiment l'enflamme plus que l'admiration ne le transporte. Ces paroles de saint Augustin : *Amor meus, pondus meum ; eo feror, quocumque feror*, seraient bien placées dans sa bouche. Ah ! intéressez son cœur ; aimez-le, trahissez-le, quittez-le, et vous l'entendrez chanter, et gémir, et lancer l'imprécation. Tandis que, si, pour se piquer d'honneur et apporter son contingent de poésie nationale, il veut aborder les sujets héroïques, ses efforts le trahissent ; l'imagination est mise à la place du cœur ; il s'échauffe à froid ; il procède par bonds violents et irréguliers ; et, nouvel Icare, pour s'être trop approché du soleil avec des ailes de cire, il tombe au sein des mers, c'est-à-dire, en l'espèce, dans la vulgarité et la prose. Or, la haute inspiration lyrique exige un ton, un feu, une fermeté, une noblesse soutenue, un tour constamment poétique, incompatibles avec de tels accidents.

N'exagérons rien cependant. Les belles stances de *Religion et Patrie* ne sont pas rares. Il y a même une certaine chaleur répandue dans l'ensemble. Et, si l'on n'envisage pas les choses à un point de vue trop absolu, le poème conserve un prix réel, et mérite, par son objet, par son étendue, voire par son exécution, de figurer au nombre des plus remarquables du volume. J'en cite une couple de strophes qui en feront voir le fort et le faible. Et d'abord une médiocre : il s'agit de Mgr de Laval, et de l'Université, lointain couronnement de son œuvre :

Qui des deux donne à l'autre encor plus de prestige ?  
 Demandez : Qui des deux,—l'arbre en fleurs, ou la tige—  
 Fascine le plus l'œil du penseur ébloui ?  
 —Laval, semeur obscur, mit la graine sous l'herbe,  
 Et l'Université fut l'érable superbe  
 Aux feux du jour épanoui !

Voici la dernière :

C'est que l'Église enfin, mère saintement fière,  
 Pour faire ses prélats ne prend rien de vulgaire :  
 Elle rejette un cœur grossièrement forgé.  
 Afin que l'orgueilleux jamais ne les méprise,  
 Pour faire ses prélats, c'est que toujours l'Église  
 Choisit la fleur de son clergé !

Il y aurait les mêmes observations à faire au sujet de *Nouvelle alliance*, tableau d'une " messe patriotique " sur les plaines d'Abraham. L'idée en est, en somme, passablement factice. Je pense que, pour rencontrer la fibre, dans un chant national, il est bon d'avoir souffert pour ou par la patrie. Nous n'avons guère que Crémazie qui soit dans ce cas.

J'ai noté pourtant, dans *Nouvelle alliance*, quelques vers émus :

O lambeau retrouvé dans un obscur sillon,  
 Sacré palladium, drapeau de Carillon,  
 J'ai, parmi mes bonheurs, un bonheur plein de fièvre :  
 Celui d'avoir sur toi porté, tremblant, ma lèvre.

Par contre, lisez ceux-ci :

Ce drapeau, bravant là les Anglais hardiment,  
S'était enfin, parmi tant d'autres héros pâles,  
Affaissé sur sa hampe où mordaient trop les balles.  
Mais ce drapeau français—ah ! mon Dieu, le dernier !—  
N'eut pas du moins l'affront d'être fait prisonnier.

La *Terrasse Frontenac* a plus de grâce, à cause du genre plus familier. Nous sommes ici en plein dans le descriptif, et la note patriotique n'est que pour l'accompagnement.

Le poète affectionne vivement sa terrasse ; il le répète à satiété : “ Je t'aime, dit-il, ô ma Terrasse ! ô ma belle Terrasse ! ô ma Terrasse unique ! je t'aime ! ” Et ce mot, d'ordinaire si vrai, venant de lui, nous laisse indifférents. C'est en vain qu'il s'évertue, l'âme est absente, c'est-à-dire, l'ami dont le souvenir eût animé cette terrasse, embelli ses sites, agrandi ses horizons, donné du relief et du ton à son superbe décor. Sa description demeure froide—et jolie.

L'accent sincère, qui ne trompe pas, M. l'abbé Gingras l'a mis dans deux ou trois chansons, et c'est là qu'il faut aller chercher son vrai patriotisme. Les *Regrets d'expatrié* sont une romance, composée sur l'air et le mode du *Drapeau de Carillon*, et qui en a presque le mérite. Je soupçonne M. Gingras d'avoir voulu, pour une fois, se mesurer avec Crémazie. Les vers ont, en outre, un fini peu ordinaire et inusité chez l'auteur. Il est visible que celui-ci y a employé tout son art et tout son talent. C'est, dirait-on, un camée. Voilà de ces bijoux faits pour briller d'un éclat durable. Il n'en faut pas un grand nombre pour la réputation d'un poète, et un seul suffit.

Avec les couplets de *Refrains de cage*, de la *Sentinelle de Montcalm*, de *d'Iberville*, nous avons un patriotisme jovial et malicieux, et où ce sont les Anglais qui égayaient le chansonnier.

Il est juste de noter encore le *Chant des zouaves canadiens*, que nous savons tous par cœur.

Ce qui donne de la valeur à ces chansons, c'est que le rythme poétique y est parfaitement d'accord avec le rythme musical. Et l'on ne peut assez louer M. l'abbé Gingras d'avoir compris et observé cette règle essentielle de la composition de vers faits pour être chantés. Ses couplets y ont gagné une harmonie qui les rend, à cet égard, supérieurs à presque tout ce qu'il a fait.

Saluons d'un regard sympathique, avant de clore notre revue, deux pièces qui occupent un rang à part : la *Messe de minuit à la campagne*, et le *Vrai coucher de soleil*, ou *Vieillesse de Pie-Neuf*. Celle-ci, au fond, est assez terne et sent l'effort, malgré les belles stances de la fin. L'autre offre un tableau gracieux et vrai de la messe de minuit *canadienne*.

M. l'abbé Gingras a aiguisé quelques épigrammes ; et j'aurais dû le mentionner plus haut. Il serait étonnant qu'avec la causticité de son esprit l'auteur des *Impertinences à l'eau de rose* ne se fût pas donné ce plaisir. *Métamorphose*, *Trop de musique*, *trop peu de sens*, sont de très méchantes piécettes, dont on croit reconnaître la victime.

Quant au sonnet, il n'y a point récidivé. Le seul qu'il ait construit se termine de la sorte :

Il est mille moyens plus aisés d'être sot.

Cela ne ferait pas le compte de MM. de Hérédia, Prudhomme, et autres acrobates de l'Académie. A la vérité ce trait est plus malicieux que juste.

Les quelques pièces secondaires qui restent se rattachent plus ou moins, par leur caractère, à celles que nous avons examinées.

\* \* \*

L'analyse des œuvres de ce volume a été longue, et pourtant sommaire, de quoi je demande pardon et au

public et au poète. Jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur tout l'ouvrage.

Il n'en faut pas juger toutes les parties selon la rigueur des mêmes règles et les peser à la même balance. Elles ont été composées non d'après un plan déterminé et en vue de constituer l'unité d'un livre, mais au hasard des circonstances, les unes s'ajoutant aux autres à mesure qu'*au foyer de son presbytère* le prêtre en sentait l'inspiration. Certaines de ces poésies viennent même de la jeunesse de l'auteur et en portent la trace. Un bon nombre ont d'abord été publiées dans l'*Abeille*, du séminaire de Québec, et ont défrayé autrefois les étudiants, devenus nos maîtres. Leur valeur est donc inégale, et pour cause. Le recueil n'est toutefois pas aussi disparate qu'il pourrait le sembler de prime abord, et nous avons pu le ramener, comme on a vu, à certaines lignes générales.

L'imagination va de pair avec l'esprit et la sensibilité dans l'œuvre de M. l'abbé Gingras, et cela se conçoit, n'y ayant point de poésie sans imagination. L'imagination transforme la pensée et la résout en vivantes créations. Elle joue dans le monde intellectuel le rôle que joue le soleil dans le monde matériel : elle féconde et éclaire. Elle répand la couleur sur les objets ; elle fait pousser les fleurs et les fruits. Ce n'est pas tout. Elle s'élançe hors de ses limites, elle parcourt l'espace, elle s'y établit en maîtresse et s'y livre à de capricieux ébats.

M. l'abbé Gingras s'y est taillé un domaine aérien, d'où il a vue sur la terre, la mer et les cieux. Il aime y causer avec des amis, y philosopher agréablement, y railler les travers de ses semblables. Dans ce paradis de son âme, il revoit les lieux où il a vécu, ceux qu'il a visités, les personnes qu'il a aimées, celles qu'il a perdues, celles qu'il a consolées, les endroits de la vigne du Seigneur où il a travaillé, enfin le sillon qu'a tracé son cœur ici-bas. D'où autant de descriptions poétiques et de tableaux animés.

Le lecteur qui ne connaîtrait pas encore les poésies d'*Au foyer de mon presbytère* a pu juger, par les extraits que j'en ai faits, du caractère d'originalité dont elles sont revêtues. Entre tous nos poètes, M. l'abbé Gingras a sa note bien personnelle. C'est un enjouement facile, une plaisanterie aimable, un tour piquant, une liberté expansive, un lyrisme doux et pénétrant ; c'est un air de crânerie qui est loin de toujours déplaire. Son style a de l'élégance et de la grâce, et des parties de fine sobriété. Il a le vers caressant pour ses amis et pour ses victimes, mais pas tout à fait dans le même sens. Le badinage excite sa verve et le pique au jeu. Le quatrain léger, en menus vers octosyllabiques, sautille alors avec une prestesse charmante. Il est plus à l'étroit dans l'alexandrin, ce qui ne laisse pas d'étonner. Si toutefois l'ardeur l'entraîne, ou qu'il s'abandonne aux mouvements de son âme, ou que l'esprit domine, il recouvre sa liberté. On l'a vu une fois toucher le sublime : ç'a été un superbe coup d'aile.

Il y a le revers. Je vais faire un peu de pédanterie. On a souci de son titre et de sa qualité. J'avancerai donc que la versification de M. Gingras n'est pas impeccable, ni son art délicat, ni son goût pur. J'ai relevé quelques misères : des tournures banales, des images forcées, des rimes indigentes, des hémistiches de circonstance, des vers entiers plaqués. J'ai été choqué d'une certaine familiarité, parfois voisine de la bassesse. La muse de notre poète paraît souvent en négligé, je dirai même en débraillé ; elle a des manières communes. En outre, l'auteur de la *Souris*, de l'*Anathème* et des chansons patriotiques, n'apporte pas, à beaucoup près, partout le même soin et le même fini. Il manque de cette perfection continue, de ce souci de la forme, de ce poli de l'artiste. Il admet des négligences et des vers faibles. Dans une même ode, toutes les stances ne tombent pas avec la même grâce. Rares, dans son

recueil, sont les pièces à peu près sans défaut. Je crois que je viens de les nommer. Ce poète ne travaille pas à loisir. De remettre vingt fois sur le métier, est une chose qui l'ennuie, ou l'impatiente. La poétique de Boileau, néanmoins, est la sienne. Il rime selon les vieux préceptes, — licence comprise.

N'oublions pas maintenant la position détestable où nous sommes, au pays, pour rimer ; outre que le prêtre-poète ne peut compter, entre tous, que sur de rares moments de loisir. Ce sont là des circonstances atténuantes.

Malgré les obstacles, nous devons nous féliciter de posséder dans notre trésor littéraire un écrin aussi remarquable que celui de M. l'abbé Gingras, et rempli de perles aussi précieuses. En dépit de ses inégalités et de ses taches, le livre d'*Au foyer de mon presbytère* est digne de notre estime et de notre admiration pour la belle part d'enthousiasme, de nouveauté et de vie qu'il renferme. Il n'est pas, sans doute, question de rechercher ici l'art des Leconte de Lisle ou des Théophile Gautier. Mais nous avons parfois du Lamartine et du La Fontaine. Cela suffit. Nous avons surtout de l'abbé Gingras, et ce point est capital. Car si ce que dit Montesquieu de l'écrivain est vrai, à savoir que celui qui écrit bien n'écrit pas comme on écrit, mais comme il écrit, il en doit aller de même du poète.

Nos poètes devront pourtant à l'avenir soigner davantage leur versification. Après les belles études du R. P. Delaporte sur la matière, il n'est raisonnablement plus de mise, même pour les partisans des anciens, de mépriser le renouvellement du vers français. Non qu'il faille donner le pas, comme trop le font en France, à l'écriture plastique sur l'idée créatrice, ni briser arbitrairement le mètre, ni tomber dans les exagérations des hugolâtres et de leurs neveux, les décadents, ni enfin confondre l'originalité avec la bizarrerie, le caprice avec la nouveauté, le scrupule

pule de la phrase avec le fétichisme, la *Légende des siècles* avec les *Quatre vents de l'esprit*, Paul Verlaine avec François Coppée. Mais la rime, sinon toujours riche, au moins neuve, l'élégance soutenue, l'harmonie du rythme, le choix délicat des mots, le travail à la loupe, les fins bijoux taillés à facettes et miroitant aux voûtes du nouveau temple de l'art, tout cela, avec d'autres conquêtes que j'oublie, prend décidément place à côté des règles anciennes, élargies, perfectionnées, augmentées.

Usons, d'ailleurs, dans la mesure permise par une saine raison littéraire, des libertés que nous accordent les poétiques modernes. Sachons entrer dans les routes tracées par des initiateurs dont il serait puéril de contester l'indéniable génie. De riches filons ont été découverts dans les flancs du Parnasse par les chercheurs du siècle présent ; faisons-en notre profit. Joignons, nous, poètes chrétiens, le souffle fécond et bienfaisant aux ressources de la métrique nouvelle. Il nous appartient de combler, en imitant le goût des poètes contemporains et en adoptant ce que leurs procédés ont de bon, le vide laissé sous la brillante écorce de leurs œuvres.

Et par-dessus tout, travaillons, prenons de la peine ; c'est chez nous que le fonds manque le moins. Le style est le gage du succès et le garant de la durée. Ayons le culte de la forme précise et noble, dont j'ai dû çà et là regretter l'absence chez M. l'abbé Gingras.

Si j'avais à donner un modèle de la poésie canadienne, telle que je la souhaite et que je m'en forme l'idée, je choisirais la paraphrase magnifique que M. l'abbé Gingras lui-même vient de faire de l'ode latine écrite par Léon XIII à l'occasion du XIV<sup>e</sup> centenaire de Clovis, traduction qui figurera, sans doute, en tête de la prochaine édition d'*Au foyer de mon presbytère*. C'est le vœu que j'exprime en terminant.

L'Abbé M. Dequagné.

## OU EST LE REPOS DU CŒUR ?

(A MA COUSINE, M<sup>L</sup>L<sup>E</sup> ANNA BROUSSE.)



ITES-MOI, Vents ailés qui caressez ma tête,  
Connaissez-vous l'endroit où jamais les mortels  
Ne pleurent ? le vallon, l'oasis, la retraite  
Où ruissent les flots des plaisirs éternels ?  
Où jamais des beaux jours les rayons ne s'altèrent ?  
Où meurent, en naissant, les soucis et les maux  
Attachés à la vie ?—Et les Vents murmurèrent :  
“ Voyageurs incessants et par monts et par vaux.  
Nous avons visité les quatre coins du monde ;  
Nous n'avons vu partout que chagrins et douleurs ;  
Et sous les dais royaux, et dans la boue immonde  
Nous avons dû sécher des pleurs ! ”

Dis-moi, profonde Mer, dont les vagues se roulent  
A mes pieds, connais-tu quelque lieu favori,  
Quelque île vierge encore où tes lourds flots s'écoulent,  
Quelque roc isolé, quelque antre, quelque abri  
Où, brisé de fatigue, où, las de sa carrière,  
Semblable au voyageur qui, vers la fin du jour,  
Secouant de son pied la boue ou la poussière,  
Se retire, geignant, dans un humble séjour,  
L'homme puisse trouver le repos qu'il désire ?  
—Le flot tumultueux, grondant comme un canon  
A l'heure du combat, s'arrêta pour me dire  
D'une voix sourde et calme : “ Non ! ”

Dis-moi, Torche des Nuits, aimable souveraine,  
Toi qui foules l'azur de ton pied argenté ;  
Toi, que l'étoile d'or aux cieus proclame reine ;  
Toi, dont le Roi du jour admire la beauté,  
Aurais-tu, par hasard, en poursuivant ta course,  
Découvert quelque coin inconnu des mortels,  
Où les maux et les pleurs sont taris à leur source,  
Où l'amitié sincère élève des autels ?

—La Princesse des Nuits derrière un noir nuage  
 Cacha son front d'argent, et, la paupière en pleurs,  
 Elle me répondit : “ Je ne sais nul parage  
 Exempt d'absinthe et de douleurs !”

Esprit secret, partie intime de mon être,  
 Vous, l'Espérance et Foi, ne connaissez-vous pas  
 Quelque lieu solitaire où règne le bien-être,  
 Où le bonheur fleurit et ne se flétrit pas ?  
 Quelque endroit où le cœur ne connaît les alarmes,  
 Et le fiel et le deuil, et la déception ?  
 Quelque coin où les yeux ne versent point de larmes.  
 Où l'homme trouve enfin la consolation ?  
 —L'Espérance et la Foi secouèrent leurs ailes,  
 Telles que deux oiseaux qui gazouillent en chœur ;  
 Et l'Amour gazouilla, de concert avec elles :  
 “ Au ciel est le repos du cœur !....”

10 décembre 1896.

*R. Del Mas*

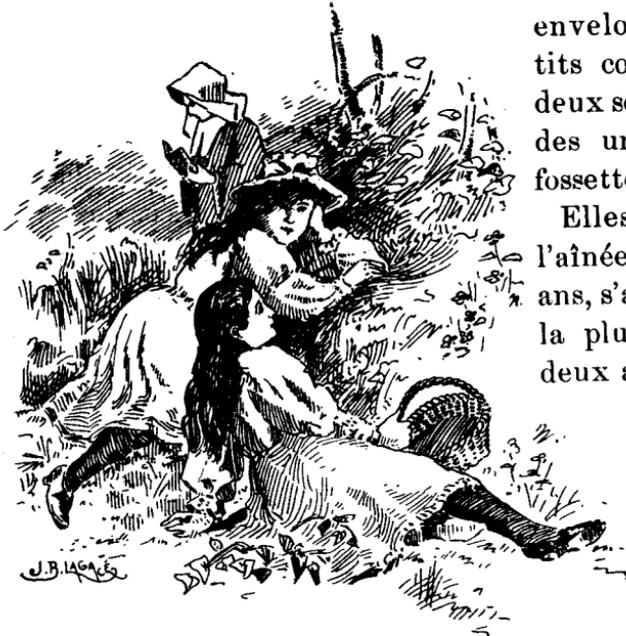


# EDITH ET PUSSY

FIDÉLITÉ DU CHAT.



TOUTES deux fraîches et mignonnes comme les angelets du Pinturichio, comme eux aussi leurs cheveux blonds descendaient en nappe d'or sur leurs épaules. Cueillant pour chacune deux bluets dans les champs des cieux, la Vierge les avait en-



chassés sous leurs longs cils; du satin de sa robe blanche elle avait enveloppé leurs petits cœurs et glissé deux sourires au fond des urnes de leurs fossettes roses.

Elles étaient cœurs: l'aînée, âgée de huit ans, s'appelait Alice; la plus jeune avait deux ans de moins et répondait au doux nom d'Edith. Nées sous le ciel, moins brumeux qu'on le dit, de la riche

Albion, leur mère, à la suite de chagrins domestiques, les avait amenées en France et placées dans un des pensionnats de la capitale.

Dès les premiers jours l'inexorable discipline fit sentir ses rigueurs. Les beaux cheveux flottants furent enfermés dans une résille et, supplice quasi intolérable, les petits bras nus emprisonnés dans les manches tyranniques d'une robe montante qui recouvrait aussi la poitrine. Les lois de l'hygiène n'étaient plus les mêmes à Paris qu'à Londres. Le régime gastronomique eut également des amertumes; le pain avait une saveur aigre, et la soupe quotidienne remplaçait le plantureux roastbeef. Puis, comment lier conversation avec les jeunes compagnes qui les invitaient à partager leurs jeux ?

Pauvres petites.

Le soir, dans leurs couchettes aux matelas un peu durs, aux draps rugueux, elles pleuraient de chaudes larmes que les baisers de leur mère ne venaient plus sécher, mais que sans doute les anges venaient cueillir. Ne sont-ce pas les larmes des enfants, plus pures que le cristal, qui font éclore les lis des cieux ?

Alice regrettait son petit poney avec lequel, en compagnie de l'oncle Tom, elle faisait deux ou trois fois par semaine une promenade dans les vertes allées de Hyde Park. Edith, elle, pleurait son crocodile empaillé, cadeau du grand-papa, ancien capitaine de vaisseau, et aussi *Pussy*, l'angora avec lequel elle partageait son bol de lait.

Quelques mois après, malgré un commencement d'accoutumance, il y eut encore de bien gros soupirs quand vint le *Christmas Day*, nulle part fêté comme en Angleterre. Certes, il y eut de l'extra à la table de la pension, ce jour-là; mais il y manquait précisément ce qui, pour tout Anglais, caractérise le Noël familial : le savoureux pudding, le "Christmas pudding" aux flancs rebondis et fumants, que couronne une branche de houx.

Et de même le bouquet de gui, ce vieux symbole celtique appendu au plafond et sous lequel tous se donnent l'accolade : Happy Christmas! Au gui l'an neuf, le gui

divin sous lequel la jeune miss rougissante et émue reçoit les souhaits de bonheur de son fiancé.

Hélas ! Christsmas n'avait apporté ni pudding, ni houx au feuillage incrusté de rubis, ni tendres baisers sous le gui.

\* \* \*

Un autre crève-cœur vint à l'époque des vacances. Les compagnes, joyeuses comme des oiseaux captifs rendus à la liberté, quittaient les murs de la pension ; elles allaient, durant deux mois, vivre de la vie de famille, entourées de l'affection d'une mère, d'un père, d'êtres aimés et dont on est aimé ; elles allaient rafraîchir leurs cœurs aux douces voix du foyer, aux caresses d'autant plus vives, que longtemps amassées et contenues, elles ont besoin de s'épancher. Et puis encore c'étaient le grand soleil, les courses, les parties de plaisir dans les blondes journées de septembre, alors que la treille aux grappes dorées ou vermeilles, comme une mamelle pleine, prodigue un jus abondant et savoureux !

Avec cinq ou six autres, non plus fortunées qu'elles, Alice et Edith restèrent à la pension. Quel changement soudain ! Quelle solitude ! C'était passer, sans transition, comme du printemps à l'hiver. L'animation, le rire, la lumière, la vie, tout s'était envolé à la fois ; mais comme au fond des calices gît toujours une goutte de miel, entre celles qui restaient l'amitié se resserra, se fit plus étroite, plus intime ; il y eut encore de doux moments.

Pour les deux fillettes la première enfance s'était écoulée heureuse et dans l'aisance. Leur père, fils d'un riche marchand de la city, avait épousé une jeune fille de condition plus modeste, mais d'une rare beauté et d'un esprit cultivé. Le couple était bien assorti et tout faisait présager une union calme et constante, une existence à l'abri des orages ; cependant le bonheur ne fut pas de longue durée pour la jeune femme devenue mère au bout d'un an.

Délaissant les joies pures du foyer conjugal, Richard Stevenson reprenait peu à peu les habitudes chères aux fils de famille, et la naissance du premier baby ne put l'arrêter qu'un instant sur la pente où fatalement devait sombrer une fortune patiemment amassée par trois générations de Stevenson. Une passion terrible et des plus tenaces, celle du jeu, s'était emparée de lui et devait encore précipiter la ruine.—Oh ! le jeu, une fois pris dans son cercle infernal, l'on n'en sort que broyé, anéanti ; et l'on y laisse repos, amour, fortune, raison, considération et... honneur parfois.

A la naissance d'Edith, deux ans après celle de sa sœur aînée, plus de la moitié de la fortune était déjà engloutie et il restait à Richard à peine un revenu de quarante mille francs, rapport d'une propriété située dans le comté de Kent. Invité un jour chez un sien cousin, on l'enivra et on lui fit signer une donation de ladite propriété. L'acte, en bonne et due forme, fut reconnu valable devant les tribunaux lorsqu'on voulut l'attaquer.

Avec une nouvelle furie Stevenson se livra à sa diabolique passion. Il joua, joua, perdit jusqu'à ses équipages, ses chevaux et ne s'arrêta que faute de munitions, lorsque ses amis lui refusèrent même une livre sterling. La ruine était complète et, aussi, irrémédiable, car, méprisé des siens, personne ne voulut venir à son secours ; même la femme et les enfants furent repoussés.

Mme Stevenson quitta son mari, emmenant avec elle les deux petites filles en France, et bravement, vaillamment se chargea, seule, de leur éducation. Entrée comme gouvernante dans une aristocratique famille, elle devait suivre ses maîtres dans leurs pérégrinations aux villes d'eau à Carlsbad, à Spa, à Biarritz, aux lacs de Suisse et d'Italie ou quelques pays du Nord. Lorsqu'elle prenait pied à Paris, la mère courait embrasser ses filles et leur apportait quelque souvenir des pays visités. A cette occa-

sion une journée de vacance était accordée : c'était une excursion à Auteuil, à Robinson, à Asnières, ou quelque autre endroit charmant des environs de Paris. Quelle belle échappée ! quelle joyeuse envolée ! mais de si courte durée !

\*  
\* \*

A la naissance d'Edith le docteur de la famille, un disciple de Gall, avait émis ce pronostic : " Cette enfant sera douée d'une intelligence très vive ; si elle dépasse l'âge de seize ans, elle deviendra une femme remarquable par l'esprit."

La science du phrénologue ne s'était pas trouvée en défaut. Pendant qu'Alice stupéfiait ses camarades par sa mémoire quasi prodigieuse, Edith, elle, les émerveillait par les brillantes fusées de son esprit, ses saillies vives qui déridaient jusqu'à la plus revêche de leurs maîtresses.

Comment l'enfant doublerait-elle le cap fatal des seize ans ? Telle était la question que souvent se posait la mère, en la voyant si spirituellement enjouée.

Un jour, jour mémorable dans les fastes de la pension, Edith, durant la récréation, trouva dans un coin du jardin un petit chat abandonné. Quelle riche trouvaille ! Un astronome n'est ni plus fier ni plus heureux quand il trouve une nouvelle planète. Un petit chat ! mais c'était tout un monde de joies, de surprises, de caresses, de miaulements, de ronronnements et de mutuelles affections. C'était Pussy retrouvé : un petit et mignon Pussy.

Toute joyeuse, l'enfant courut montrer son trésor à ses compagnes. Oh ! un chat. Qu'il est gentil ! Tiens, il a les yeux bleus ! Les jolies pattes blanches ! Et ce petit museau tout rosé ! O le mignon ! Miaou, miaou... Il a faim le pauvre minet. Voici une pastille de chocolat. Non, pas ça, attendez ; mamam m'a apporté ce matin des choux

à la crème, je cours en chercher un ; comme il va se régaler ! Mais, où le mettrons-nous ? Laissez-moi faire, dit Edith, je sais un petit coin où le cacher et je me charge de sa nourriture.—C'est cela ; nous y contribuerons toutes et tu seras sa maman.

Ainsi fut fait.

Après le repas du matin et de midi, Edith faisait le tour de la table.—As-tu du lait pour mon chat ? As-tu quelque chose pour mon chat ? Jamais minet ne fut mieux choyé.



*L'enfant d'adoption grandit à vue d'œil et prouva qu'il peut y avoir de la reconnaissance et de l'attachement dans le cœur d'un chat. C'est un animal calomnié par les natu-*

ralistes; bien traité, il est aussi fidèle et dévoué que le chien. Seulement, on le repousse et les gamins lui font une guerre cruelle.

Tout alla bien les premiers temps; le chat restait enfermé dans sa cachette, où on lui avait confectionné un lit bien mol, bien ouaté. Mais petit minet grandit et le jour vint où, pour suivre sa protectrice, il sauta par-dessus la barrière qui fermait son domaine. Il voulait aussi jouer, folâtrer; c'était de son âge.

La récréation finie, Edith le réintégra dans la cachette; le chat se laissa faire, seulement aussitôt que la jeune fille eut tourné le dos, miaou! il se retrouva à son côté. Ce manège se renouvela deux ou trois fois; de guerre lasse, elle cacha son protégé sous son tablier et le faufila dans sa chambrée.

L'histoire ne nous dit pas comment Pussy trouva grâce devant les règlements de la pension visant les chats. Toujours est-il qu'il en devint un des commensaux et que tous les jours, à l'heure de la récréation, alors qu'Edith descendait en courant les marches du perron pour s'élancer avec ses compagnes dans l'allée du jardin, top! Pussy se trouvait sur son épaule. Assis sur une borne, il assistait gravement aux jeux. Aussitôt que la cloche sonnait pour la rentrée, top! on reprenait de même le chemin de la classe.

Pussy devint bientôt l'enfant gâté de la pension; toutes les élèves le comblaient de douceurs. Il jouissait de beaucoup de prérogatives, telle que celle de coucher au pied du lit de sa gentille maîtresse; il s'en montra toujours digne et ne ternit jamais, par un acte répréhensible, sa réputation de chat bien élevé.

\* \* \*

Le char du Temps a fait quelques tours de roue. Un petit événement est venu, pour les deux sœurs, rompre la

monotonie de la vie de pension, en apportant avec lui des joies moins rares que celles qu'au cours de toute une année leur procurait la visite de leur mère. Un frère de celle-ci, William, quittait Londres et entraît, en qualité d'écuyer, chez un des plus riches sportsmen de cette époque, le comte C. de L. Le comte, qui portait un des grands noms de France, avait son hôtel à Paris, rue Saint-Honoré. Le dimanche, l'oncle William, ou sa femme Suzanne, car il était marié, allait chercher les fillettes à la pension et c'étaient des promenades aux Champs-Élysées, au Bois de Boulogne, etc. Suzanne était une magnifique brune, teint rare chez les Anglaises. Les jours où Mme Stevenson, Suzanne et les deux miss sortaient ensemble, et cela arrivait de temps en temps, dans le quartier l'on disait : " Voilà les belles Anglaises qui passent ! "

Alice avait atteint ses seize ans, le moment était venu de quitter la pension. Douée d'une heureuse mémoire, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, son désir eût été d'embrasser la carrière théâtrale, son ambition de devenir artiste dramatique. Sans avoir pris de leçons, elle déclamaît avec assez de style et pouvait sans broncher, sans hésitation, débiter son Racine d'un bout à l'autre ; de même la " Henriade." Le port distingué, le geste sobre, la jeune fille, de l'avis de tous, devait réussir. Sa mère pensa autrement et plaça Alice en apprentissage chez une des bonnes couturières de Paris.

Edith resta donc seule à la pension. Les mois s'ajoutèrent aux mois et l'enfant se développait rapidement. En même temps se manifestait un changement dans son caractère, ses habitudes. Elle était toujours enjouée, toujours espiègle, c'est vrai, mais sa gaieté avait moins de fougue ; son humeur, plus égale, devenait comme la surface d'un lac qu'aucun souffle ne ride et qui conserve son inaltérable sérénité. Jadis si pétulante, ses maîtresses s'étonnaient de la voir par moments s'absorber en des

rêveries pendant lesquelles sa pensée absente semblait flotter vers l'au-delà, plonger dans les infinis.

A quoi songeait-elle, le front ainsi incliné comme sous un fardeau de rêves et de souvenirs ? Que voyait-elle alors que son candide regard fixait longuement le ciel ? Que se passait-il dans cette âme de jeune fille ? Eh bien, elle entendait comme des appels d'en haut ; de secrètes affinités l'attiraient vers cette mer d'azur, tout emperlée d'or le soir et d'où lui venaient d'étranges et mystérieuses harmonies.

Qui de nous, aux heures contemplatives, n'a senti au fond de son être des replis ignorés où est restée une vague impression de tendresses, de bonheurs d'autrefois ?

\* \* \*

L'époque redoutable prédite par le docteur, approche. Edith a accompli sa quinzième année ; très formée, très développée pour son âge, on voit s'éclorre en elle une beauté qui promet d'être des plus rares une fois en plein épanouissement. Non une de ces beautés souveraines et charmeresses qui provoquent la griserie et attachent des esclaves à leur char, mais une de ces beautés virginales, auréolées de candeur, devant lesquelles on s'incline et qui déconcertent le libertin.

Le Jour de l'An, il y eut une petite fête de famille chez l'oncle Will'. Mme Stevenson se trouvait alors à Paris. La table familiale était au complet ; aux personnages que nous connaissons déjà, il faut adjoindre les deux petites fillettes de l'oncle : Clarisse, âgée de six ans, et Kate, chérubin aux cheveux bouclés, qui en compte deux de moins.

Vers la fin du dîner, Edith devint songeuse et, à un moment, son visage s'inonda de larmes.—Qu'as-tu, Edith ? demanda vivement sa mère. As-tu du chagrin de retourner à la pension ?

—Ce n'est point cela, maman, mais la pensée que c'est le dernier Nouvel An que je passe avec vous.

—Oh ! veux-tu bien chasser ces idées-là. Qu'est-ce qui peut te les suggérer ?

—Je sais ce que je dis, maman.

Tous entourèrent la jeune fille, la cajolèrent pour sécher ses pleurs.

—Il ne faut pas être triste, petite sœur, dit Alice.

—Mais non, je ne suis pas triste ; tu vois.

Et un beau sourire brilla à travers ses larmes, ainsi qu'un rayon de soleil glissant entre les perles du matin. Quand vint le moment de se séparer, de reconduire Edith à la pension, il n'y avait plus trace de chagrin ; l'enjouement habituel était revenu et semblait avoir chassé les idées noires de tout à l'heure. On avait fait des projets d'excursion pour le prochain dimanche, tracé des plans d'avenir. Encore quelques mois, la première communion faite et Edith irait rejoindre sa sœur.

\* \* \*

Au tiède soleil d'avril les arbres bourgeonnent ; dans les rameaux reverdis le gai pinson salue le printemps, les amours. Sortie du long sommeil de l'hiver, la nature en de chauds frissons s'étire dans son lit de verdure et sourit aux beaux jours.

Les jeux ont repris dans le jardin de la pension ; rivalisant avec les chantres ailés, les jeunes filles cadencent de gais rondeaux. L'une d'elles, depuis un moment, s'est assise à l'écart et, le menton dans la main, regarde avec un pâle sourire tourner ses compagnes. Pussy est descendu de son piédestal ; ronronnant, il va frôlonner autour de la solitaire ; puis il s'arrête, la regarde, pousse un petit miaulement, saute sur ses genoux et, câlinement, appuie sa tête contre le cou blanc de son amie.

—Vous ne jouez pas, Edith ? prononce la directrice, qui vient de s'approcher.

—J'ai joué, madame, et je me suis sentie lasse.

C'était ainsi depuis quelques semaines ; une langueur invincible parfois l'envahissait et elle était obligée d'interrompre ses jeux pour s'asseoir. La chère enfant ne se plaignait point ; cependant ses forces diminuaient. A l'heure du crépuscule, particulièrement, toujours sa tête s'inclinait ; pareille à une fleur mollement penchée sur sa tige, la douce vierge se sentait envahir par de tendres et vagues rêveries.

—Pensez-vous, Edith, à votre première communion ? lui dit un jour la directrice. Il faut vous y préparer, l'époque approche.

—Oui, madame, j'y pense et je suis toute préparée ; seulement je ne ferai pas ma première communion ici.

—Et où donc ?

—Au ciel, avec Notre-Seigneur.

—Oui, un jour, il faut bien l'espérer, mon enfant ; mais pour cette fois vous la ferez avec vos compagnes.

Huit jours avant le dimanche fixé pour la grande et touchante cérémonie, Edith dut s'aliter.—“ Rien de grave, dit le docteur ; c'est une fièvre de croissance et un peu d'anémie. Quelques jours de repos, un bon régime la remettront sur pied.”

Le jeudi suivant, la malade eut la visite de sa mère et de sa sœur. Son état ne présentait rien d'alarmant et semblait s'améliorer.—“ Allons, dit Mme Stevenson en l'embrassant au moment de la quitter, espérons que tu seras tout à fait bien pour dimanche et que tu feras ta première communion avec les autres.

—Oh oui, maman, je l'espère aussi. Et ses yeux bleus s'illuminèrent d'un éclat radieux.

\*  
\* \*

Depuis sa sortie de pension, Alice dormait chez son oncle ; elle s'y rendait chaque soir, le travail fini ; l'atelier était peu distant et dans la même rue. Le samedi soir, veille du jour où devait se faire la première communion de sa sœur, elle était en train de broder un mouchoir destiné à celle-ci, précisément pour la circonstance. Assise à sa table de travail et ses deux petites cousines à ses côtés, elle tournait le dos à une porte vitrée donnant sur un couloir. Il était près de dix heures.

Les enfants babillaient et, tout en répondant à leurs questions, Alice tirait l'aiguille. Tout à coup, Kate, la plus jeune, sursaute sur sa chaise et exclame en montrant du doigt la porte vitrée.

—Oh ! *tousine*, regarde, regarde, voilà *tousine* Edith.

Vivement, Alice se retourne et voit, en effet, sa sœur qui après avoir écarté un coin du rideau, lui faisait de la main un geste d'adieu. La vision s'évanouit aussitôt.

Hallucination, diront les esprits forts, les savants. Soit, hallucination ; ce mot, incompréhensible par lui-même, qui répond à tout, explique tout et ne démontre rien, n'est pas compromettant.

Dans la nuit, Alice fut éveillée par une douce clarté répandue dans sa chambre. Sa sœur, tout de blanc, était au pied de son lit.

—Alice, je viens te dire adieu et te demander pardon si parfois je t'ai causé de la peine.

—O ma sœur, avant de nous quitter, je te prie, un dernier baiser.

—Non, tu ne peux toucher à ce que Dieu a purifié. Adieu ! Au revoir au ciel !

A la même heure, probablement, où sa fille avait cette apparition, Mme Stevenson eut un rêve où, en nombreuse compagnie, elle prenait part à un festin. Les convives se

composaient en grande partie de parents, d'aucuns déjà décédés. Ses deux filles s'y trouvaient. A un moment, alors que l'allégresse régnait dans l'assemblée, elle vit le plafond s'ouvrir et Edith, toujours vêtue de blanc, s'élever lentement dans les airs en faisant de la main des signes d'adieu, et enfin disparaître dans l'immensité bleue.

Au matin, agitées d'un même pressentiment, Alice et sa mère se rendirent de bonne heure à la pension. Trop tard ! sur son lit virginal, dans sa robe blanche, blanche d'âme et de corps, Edith, morte, semblait dormir. Nulle contraction dans les lignes du visage ; celui-ci avait gardé sa douce sérénité. Le détachement des liens qui retenaient l'âme s'était fait sans secousse, sans effroi et plutôt avec une sensation de félicité, car l'impression en était restée dans les traits.

Quatre cierges brûlaient, mêlant leur odeur de cire aux parfums des roses recouvrant la couche de l'ange envolé. Déjà du haut du ciel celui-ci bénissait les deux êtres chers qui, à genoux près du corps inerte, confondaient leurs sanglots et leurs prières.

\* \* \*

Et Pussy ?

Couché au pied du lit, Pussy aussi veille sa maîtresse ; de temps en temps le pauvre chat pousse un miaulement plaintif ; il a oublié les ronronnements joyeux. On a



essayé de le chasser de là ; peine inutile, le fidèle animal y revient malgré les coups.

Le corps fut mis dans la bière, la dépouille portée au cimetière. Pussy ne voulut point quitter la couche et refusa toute nourriture. Emporté hors de la chambre, le

chat rentra par la cheminée. Un matin on le trouva mort sur le lit, mort d'inanition et de douleur.

S'il y a aussi là-haut quelque endroit comme un paradis pour les chats, Pussy doit y être. Qu'en pensez-vous, chère lectrice ?

*Eug. Aubert*

---



## SUR LA BRECHE

---

**D**ANS les combats que le Canada eut à soutenir, pendant l'époque la plus sanglante de notre histoire, contre des ennemis acharnés à sa perte, ses enfants, dignes descendants des preux et des croisés, n'hésitèrent pas à se porter en avant, choisissant les postes les plus périlleux, exposant leur vie, versant généreusement leur sang pour la plus noble des causes, le salut du pays.

Quand les luttes meurtrières eurent cessé au dehors, pour se concentrer à l'intérieur ; lorsque des mesures arbitraires furent prises à leur égard, les Canadiens ne se courbèrent pas sous le joug. Ah non ! Opprimés, ils défendirent leurs droits, religieux et nationaux, avec une ardeur et de véhémence, que les oppresseurs, en face d'un tel patriotisme, et voyant la justesse de leurs réclamations, résolurent d'y faire droit.

Pendant le siècle présent, que d'épreuves et de maux ont fondu sur notre pauvre contrée ! En dépit de tout cela, malgré la dureté des temps, la valeur et le courage du peuple canadien ne se sont jamais démentis.

Si l'ivraie s'est quelquefois mêlée au bon grain, s'il s'est trouvé, hélas ! des lâches et des réfractaires, il y a eu, il y a encore et il y aura toujours sur la brèche des tribuns

éloquents, de vaillants chevaliers de la plume et de l'épée, méritant de se voir appliquer ces belles paroles du grand patriote de notre politique :

A son pays il ne fut jamais traître ;  
A l'esclavage il résista toujours ;  
Et sa maxime fut la paix, le bien-être  
Du Canada, son pays, son amour !

Marie Gymong.

